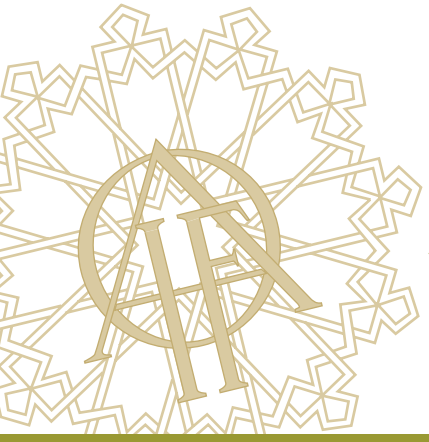
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 41 (2007), p. 277-326

Abbès Zouache

L’armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d’armes et armures

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

ABBÈS ZOUACHE

L'armement entre Orient et Occident au VI^e/XII^e siècle

Casques, masses d'armes et armures

Sans aucunement préjuger du rapport dialectique que la guerre entretient avec la technique, on admet généralement que cette « institution sociale » peut être féconde en terme d'échanges et de progrès[1]. Dans la plupart des sociétés humaines, l'armement constitue l'un des vecteurs privilégiés de ces échanges et de ces progrès. À toute époque, les témoignages faisant état de l'adoption par un belligérant d'une arme particulièrement efficace de l'ennemi ne sont pas rares[2] ; pour ce qui est de l'Orient médiéval, il a pu être écrit avec quelque justesse « *Byzantine and Islamic civilizations seem to have been particularly adaptable in military matters* »[3]. Cependant, une telle remarque vaut également pour l'Occident médiéval. L'adaptabilité des Proche-Orientaux fut effectivement soumise à rude épreuve aux V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles. Pendant le long siècle qui sépare la bataille de Mantzikert (1071) de la mort de Saladin (1193), ils subirent de plein fouet, et tout particulièrement les habitants du *Bilād al-Šām*[4] et d'Égypte, l'arrivée et l'installation successives de bandes de Turcomans plus ou moins incontrôlées, d'armées bigarrées envoyées par les sultans de Bagdad, et enfin des croisés. Il suffit de parcourir rapidement les chroniques arabes et latines relatant ces invasions pour constater que la guerre fut alors terriblement meurtrière et destructrice. De larges pans du territoire

Je remercie Emmanuelle Perrin pour sa relecture avisée.

1. Bouthoul, *La Guerre*, p. 52.

2. Voir, par exemple, en bibliographie, les ouvrages de C. Fuller et de K. de Vries, ainsi que l'article « Guerre et technique – l'invention de la technique dans la guerre », dans Chaliand et Brun (dir.), *Dictionnaire de stratégie militaire*.

3. Nicolle, « Byzantine and Islamic Arms and Armour. Evidence for Mutual Influence », p. 301 ; Nickel, « The Mutual Influence of Europe and Asia in the Field of Arms and Armour », p. 107-125 (stimulant mais pas toujours convaincant).

4. Globalement, dans les frontières actuelles : Syrie, Liban, Jordanie, Israël et Palestine, et une partie de la Turquie frontalière avec la Syrie.

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

syrien, notamment, eurent du mal à se relever des ravages qu'elles occasionnèrent. Mais elles n'empêchèrent pas, semble-t-il, un redressement démographique et économique général, patent dès le milieu du VIe/XIIe siècle [5].

Quel rôle ce redressement joua dans l'évolution de l'armement, nous l'ignorons précisément. Tout au plus les textes montrent-ils que la mise à disposition des souverains de masses de numéraires toujours plus importantes permit d'en stimuler la production. Les arsenaux de la fin du VIe/XIe siècle étaient bien garnis ; les armées de Saladin ne manquaient pas d'armes de qualité que ni Duqāq ni Riḍwān, près d'un siècle plus tôt, n'avaient en abondance.

Ces armées bénéficiaient de l'expérience accumulée sur les champs de bataille syriens et égyptiens depuis un siècle. Expérience sans pareille : l'espace syro-égyptien constituait alors un de ces carrefours où se rencontraient directement des traditions militaires diverses, ici orientales (byzantine, persane, arabe, turque) et occidentales (normande, provençale, germanique, etc.). Il semble bien qu'on y tira précocement les leçons de ces rencontres ; les uns et les autres adaptèrent leurs techniques de combat et leur armement. Il n'est pas question ici de revenir en détail sur cet armement, même s'il est encore inégalement connu [6], les textes arabes et latins ayant été trop peu exploités et certaines publications de fouilles se faisant attendre. Nous nous pencherons sur les conditions de son uniformisation, au VIe/XIIe siècle, puis sur quelques pièces – les casques, les masses d'armes et les armures – toujours avec le soin de déterminer l'importance des influences d'une aire culturelle à une autre.

UNIFORMISATION DE L'ARMEMENT

S'approvisionner chez l'ennemi

L'armement des Francs et des musulmans tendit pour partie à s'uniformiser tout au long du VIe/XIIe siècle. Cela est tout particulièrement vrai de l'armement défensif, même si les différents belligérants conservèrent certains de leurs particularismes. Les cavaliers musulmans continuèrent, par exemple, à faire usage du bouclier circulaire (*turs* et *daraqa*, selon la composition [7]), même s'ils connaissaient les boucliers de type byzantin ou franc, *ṭawāriq* globalement plus grands, de formes variables, souvent demi-circulaires, une extrémité pouvant être fichée au sol, ou ovoïdes, semblables à un cerf-volant renversé [8]. Certaines pratiques favorisaient cette uniformisation. Malgré les interdictions papales, le commerce entre Francs et musulmans ne cessa jamais en Méditerranée [9]. Outre les matériaux dits sensibles (bois

5. Voir UMR 5648, *Pays d'islam et monde latin, Xe-XIIIe siècles*, nos 8, 9, 13, 34, 40, 50, 56, 66 et index.
6. Cf. Nicolle, « Silāḥ », p. 737.
7. Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v. D R Q,* ; al-Ṭarsūsī, *Tabṣira* (Sader), p. 147-148 ; al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿšā*, II, p. 152. Rappelons que la *daraqa* était en peau.
8. Al-Ṭarsūsī, *op. cit.*
9. Cf. Abulafia, « The Role of Trade in Muslim-Christian Contact during the Middle Ages », p. 6, 10 ; *id.* « Trade and Crusade, 1050-1250 », p. 15 et *passim* ; Jacoby, « Byzantine Trade with Egypt from the Mid-Tenth Century to the Fourth Crusade », p. 25-77 et « The Supply of War Materials to Egypt in the Crusader Period », p. 102-132.

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et fer notamment[10]), les cités maritimes italiennes n'hésitaient pas à vendre des armes – les boucliers dits *ǧānuwiyya* (génois) l'attestent[11], de même que les cottes de mailles « franques » qu'Usāma b. Munqiḏ attribue à des guerriers musulmans[12]. Même si les témoignages sont plutôt rares, il semble évident que les musulmans n'agissaient pas différemment. Si l'intuition d'Henri Delpech, selon lequel les Francs faisaient un usage immodéré de cottes de mailles légères fabriquées à Damas, est invérifiable, la présence de Francs y est attestée à plusieurs reprises au VIe/XIIe siècle[13]. Les « *retrais dou Mareschau dou couvent del Temple* » font très clairement référence aux *armes turqueses, que les comandeors achatent* » (art. 102)[14]. S'il cherche sans doute, avant tout, à justifier l'attaque et la prise de Damas par Nūr al-dīn, en 549/1154, Ibn al-Aṯīr témoigne aussi, dans l'extrait qui suit, d'une pratique apparemment quotidienne de la ville (et donc de ses marchés ?) par les Francs[15] :

> « Quand les Francs s'étaient emparés d'Ascalon (*id est* 1153), l'année précédente, Nūr al-dīn n'avait pas trouvé de voie pour les en chasser, du fait de la situation de Damas, qui se trouvait entre Ascalon et lui. Après cette conquête, ils se mirent à convoiter Damas. D'ailleurs, ils y examinèrent tous les *mamlūk*-s et les *ǧāriyya*-s chrétiens, laissant celui qui voulait y rester, emmenant de force celui qui voulait rentrer chez lui, que son maître y consentît ou non. De plus, ils imposaient un tribut (*qaṭīʿa*) annuel à la population ; leurs envoyés entraient dans la ville et le récoltaient. Quand Nūr al-dīn vit cela, il craignit que les Francs ne s'en emparassent : les musulmans n'auraient alors plus leur place en Syrie. »

Encore n'est-il aucunement question, ici, d'achats réalisés auprès de commerçants ennemis à peine la trêve décrétée ou les combats interrompus. De ces acquisitions effectuées par des Francs dans le *sūq al-ʿaskar* (marché de l'armée) musulman, on a quelques rares traces, comme lors du siège de Šaqīf Arnūn (Beaufort) par Saladin, en 585/1189[16]. Les chroniqueurs arabes qui rapportent le fait n'évoquent néanmoins pas de vente d'armes. En revanche, à l'époque suivante, Joinville signale que l'*artilliers* (mot générique qui renvoie à toutes sortes d'artisans et qui bien souvent désigne simplement l'homme chargé de la fabrication des armes) du roi alla acheter à Damas la corne et la toile nécessaires à la fabrication d'arbalètes[17] :

10. Intéressante lettre de ʿAbbās (vizir du calife fatimide al-Ẓāfir) aux Pisans citée par Cl. Cahen, *Orient et Occident au temps des croisades*, p. 230.

11. Al-Ṭarsūsī, *Tabṣira*, p. 148, et éd. Cahen, p. 114, dont nous suivons ici la lecture ; K. Sader ayant lu *al-ǧanūbiyyā*. Cette arme ressemblait aux *ṭawāriq*, si ce n'est que le sommet ne se terminait pas en pointe, mais était coupé, de manière à tenir au sol ; elle servait donc de véritable rempart, notamment aux fantassins qui avançaient au combat, auxquels elle permettait de ne pas être décimé par les archers. On retrouve, aux époques postérieures, plusieurs utilisations de la *ǧānuwiyya* en tant que « palissade mobile ».

12. Usāma b. Munqiḏ, *Kitāb al-iʿtibār*, *passim* ; Hillenbrand, *The Crusades. Islamic Perspectives*, p. 459-460.

13. Delpech, *La tactique au XIIIe siècle*, I, p. 428 et II, p. 179, suivi par Bancourt, *Les musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, II, p. 928.

14. *La règle du Temple*, éd. de Curzon, art. 102, p. 90.

15. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, IX, p. 398 (an 549) ; d'autres chroniqueurs arabes font état de la même liberté des Francs à Damas.

16. *Ibid*, X, p. 180 ; Ibn al-ʿAdīm, *Zubda*, II, p. 576-578.

17. Joinville, *Histoire de saint Louis*, XXXVIII, p. 244. Autres exemples dans Arnal, « L'adaptation technique et tactique du combattant franc à l'environnement proche-oriental à l'époque des croisades (1190-1291) », p. 39-40.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

> Jehans li Ermins, qui estoit artilliers le roy, ala lors à Damas pour acheter cornes et glu pour faire abalestres ; et vit un viei home, mout ancien, seoir sus les estaus de Damas.

Vendre ou acheter des armes aux ennemis était alors devenu courant, au moins lorsque l'exacerbation des combats était retombée. Quelques textes donnent un aperçu du commerce illicite et florissant qu'elles généraient. Dans le *Kitāb al-sulūk*, Maqrīzī évoque la vente aux Francs d'armes diverses (notamment des lances), en 687/1288, par l'émir ʿIlm al-dīn Sinğar al-Šuğāʿī, vizir du sultan mamlouk. Dénoncé par l'un des *mustawfī*-s de l'État nommé Bakğirī, Sinğar reconnut son forfait[18] :

> « Il [Bakğirī] lui dit (au sultan) notamment qu'il avait vendu aux Francs une quantité d'armes – des lances et d'autres armes – qui se trouvaient dans les arsenaux (*ḏaḫā'ir*) du sultan. Al-Šuğāʿī ne nia pas. Il dit :
>
> – Je les ai vendues avec un grand bonheur et un évident bénéfice. Le bonheur, c'est que je leur ai vendu des lances et [autres] armes vétustes, abîmées, de peu d'utilité ; et ils me les ont payées plus de deux fois leur prix [...]. »

S'emparer des biens du vaincu

Il était également d'usage, après (ou même pendant) la bataille, de s'emparer des biens du vaincu ; on se précipitait évidemment sur les armes, qui coûtaient très cher. Comme les chroniques latines des croisades ou même le *Kitāb al-iʿtibār* d'Usāma b. Munqiḏ[19], la *Chanson d'Antioche* regorge d'exemples d'appropriations à bon compte. Il y est même fait état du pillage de tombes, ainsi au moment de la construction par les croisés, devant Antioche, d'un *castel*, à la *Mahomerie*, afin d'empêcher les sorties de plus en plus meurtrières de la garnison (*Car là passent li Turc – que li cors Dieu maudie !*). Devant *la porte de la cite garnie*, dans un enclos, les croisés trouvèrent des *sarcus* (cercueils) *de marbre de Persie*, d'où ils ôtèrent, outre les corps (*les cors de cele gent haïe*), *dars* (armes de traits, ici des flèches) et *cuevres* (carquois), *espée* (épées), *elmes* (casques) et *clavains* (sans doute des armures lamellées ou écaillées du type *ǧawāšin*[20]) ainsi

18. Maqrīzī, *Sulūk*, éd. Ziyāda, I, 3, p. 739-740, repris par Nuwayrī, *Nihāyat al-arab*, XXXI, p. 153-154. Le *Kitāb al-sulūk* est cité par Cahen, *Orient et Occident au temps des croisades*, p. 239 et dans la traduction de Quatremère, *Histoire des sultans mamelouks de l'Égypte*, II/1, p. 93-94.

19. Voir les références données par Nicolle, « Arms and Armour Illustrated in the Art of the Latin East », p. 327.

20. *Clavain* est généralement traduit « gorgerin » (ainsi par Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle*, p. 117), sans plus de précision. Il faut, dans le contexte des croisades, y voir l'équivalent du *ǧawšan* musulman, dont il sera question *infra*. Mais le terme avait sans doute également, parfois, un sens générique, celui de « protection », certes toujours lamellée ou écaillée. C'est ce qui ressort par exemple de la *Chanson d'Antioche*, éd. Paris, I, Chant II, 15, p. 111, où il paraît désigner un caparaçon. Il revient régulièrement dans des vers stéréotypés (Chant II, 37, p. 134 ; Chant IV, 32, p. 71) ; il est porté par des musulmans. Mais le poète (Richard le Pèlerin ou, plus probablement, ici, Graindor de Douai) utilise également le vocable avec un sens plus spécifique : *Li bers fiert Matamar sor son escu bocler,/De l'un chief dusqu'à l'autre li fait fendre et froer,/Et le clavain del*

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

que d'autres richesses qui furent distribuées *aus povres* […] *de la Dieu compaignie*[21]. Comment ne pas penser aux musulmans qui, bien auparavant, aux dires de Miskawayh (m. 421/1030), pillaient les tombes des guerriers russes, dans le Caucase, afin d'en retirer les épées[22] ? On s'explique mieux l'attitude des hommes de Saladin après la défaite de Montgisard (1177) : poursuivis jusqu'à l'épuisement par leurs vainqueurs, selon l'*Historia* de Guillaume de Tyr et l'*Eracles* de son adaptateur/continuateur médiéval[23], certains réussirent à atteindre un marais (*palus*) appelé *Cannetum Esturnellorum*. Là, ils prirent soin de jeter à l'eau tout ce qui était susceptible de les encombrer et avait quelque valeur, notamment leurs cottes de mailles et leurs chausses (*caligae*) de fer (les *hauberz*, les *hiaumes*, les *chapiaus de fer*, les *roeles* – boucliers ronds – et les *carquois*, dans *l'Eracles*). Ils voulaient ainsi éviter que les Francs ne trouvassent ces armes : ils auraient pu en faire usage et surtout, honte suprême, les exhiber en témoignage de leur victoire – *quar ils n'avoient cure que li nostre les trouvassent ne qu'ils les emportassent en signe de victoire*. Précautions à vrai dire inutiles. Dès le lendemain, les Francs s'attelèrent à les récupérer au moyen de perches et de crochets. Des personnes « dignes de foi » rapportèrent que cent cottes de mailles (*loricae*), des casques (*galeae*), des jambières (*ocreae*) et d'autres objets moins importants mais néanmoins utiles (simplement *cent hauberz* et des *menues armeures* dans l'*Eracles*) furent alors ramenés.

Une telle recherche avait probablement été organisée par l'intendance de l'armée franque (dans l'*Eracles*, les hommes qui l'effectuent sont simplement nommés *nos genz*), qui se chargeait, par la suite, d'une éventuelle redistribution[24]. Elle avait été fructueuse, puisque *cent hauberz ou plus* avaient été récoltés. En tenant cette comptabilité, Guillaume de Tyr et son adaptateur montrent à quel point la victoire accordée par le Ciel avait été « belle » et « mémorable » (*Collatum autem nobis est hoc tam insigne et seculis memorabile beneficium divinitus* […]/*Cette victoire dona Nostre Sires à sa gent par son plesir et par sa grasce* […]). De telles prises n'en constituaient pas moins un trésor de guerre non négligeable (voire indispensable) pour les souverains latins, dont les difficultés financières sont bien connues.

elme desrompre et decercler,/Parmi le gros del cuer fist fer et fust passer (Chant IV, 30, p. 247 ; c'est Hue de Saint-Pol qui frappe). On a ici l'impression que le *clavain* était attaché au casque ; il s'agirait donc d'un camail ou, plutôt (si on considère toujours que le *clavain* était forcément fait d'écailles ou de lamelles) d'un couvre-nuque (mais voir les doutes de Nicolle, « Armes et armures dans les épopées des croisades », p. 20). En utilisant le vocable, ce serait donc bien essentiellement le matériau et/ou la façon que souhaitait désigner le poète. Voir encore Buttin (*Du costume militaire au Moyen Âge et pendant la Renaissance*, glossaire : le *clavain*, un haubert de mailles clouées) ; *Canso d'Antioca*, p. 690, nº 300.

21. *Chanson d'Antioche*, Chant IV, 25, I, p. 235-238. Voir le texte de Tudebode *Historia de Hierosolymitano itinere* cité en note par P. Paris, p. 236-237. Comparer aux *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitano itinere*, éd. Bréhier, p. 94-95.

22. *Tarāğim al-umam*, II, p. 66, cité par Ragheb, « La fabrication des lames damassées en Orient », p. 34. Sur les bords de la tapisserie de Bayeux, on peut voir des soldats morts délestés de leurs armures.

23. G. de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* et (en regard) *Eracles*, I, L. XXI, chap. 23, p. 1043-1045 pour tout ce qui suit.

24. Sur tout ce qui concerne l'organisation des armées latines (notamment l'intendance) et la redistribution du butin, voir Zouache, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174*, I, p. 282 sq. ; II, p. 401 et suivantes, p. 437, *passim*.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ces difficultés expliquent l'importance acquise par les ordres militaires dans la défense des États francs, dès la seconde moitié du XIIe siècle [25]. Véritable précurseur des armées modernes, le plus important de ces ordres tint rapidement à réglementer de telles prises. L'un des articles des *retraits* de la Règle du Temple consacrés à l'organisation de l'ordre et rédigés, pense-t-on généralement, pendant la maîtrise de Bertrand de Blanquefort (1156-1169 ; une date ultérieure de rédaction est possible [26]) précise que les « bêtes de selle », les « armures » et les « armes » gagnées pendant la guerre devaient être confiées au bon soin du Maréchal, véritable commandant des armées, auquel revenait notamment la gestion de l'armement et des chevaux [27] :

> « L'ensemble des gains, toutes les bêtes de bât (*bestes as bardes*), tous les esclaves et tout le bétail que les maisons du royaume de Jérusalem gagnent par la guerre doivent être placés sous le commandement du Commandeur de la Terre, si ce n'est les bêtes de selles, les armures et les armes, qui sont confiées à la maréchaussée. »

Mais, de manière plus spontanée, des armes recueillies sur le cadavre d'un ennemi pouvaient être immédiatement réutilisées. C'était tout particulièrement le cas des cottes de mailles franques, dont la qualité était appréciée par les musulmans. L'armure portée par le « maréchal de France » Albéric Clément fut immédiatement endossée par un Turc, après l'assaut (avorté) qui lui coûta la vie, lors du siège d'Acre par les troupes françaises et anglaises de la troisième croisade. Richard de la Sainte-Trinité, auteur probable de l'*Itinerarium peregrinorum et gesta regis Ricardi* [28], fait d'Albéric un véritable héros épique, un « homme de renom » (*Erat vir famosus praedicandae virtutis et praestantiae*) qui tente de forcer le destin au péril de sa vie. Après avoir apostrophé des *Franci* (ici des Français) empêtrés dans leur échec, il se met à leur tête et atteint le sommet de la muraille au moyen d'une échelle. Mais il est immédiatement entouré par de nombreux Turcs, qui lui donnent la mort et repoussent ceux qui ont tenté de le suivre. Il n'est vengé que beaucoup plus tard, pendant un autre assaut, tout aussi vain et cette fois mené par les troupes anglaises. L'honneur de la vengeance revient à Richard Cœur de Lion, dont Richard de la Sainte-Trinité célèbre l'habileté : alors qu'un Turc se pavane au haut de la muraille, vêtu de l'armure d'Albéric, le roi se saisit de son arbalète et l'abat d'un carreau en plein cœur [29].

La volonté de magnifier les « gestes » d'Albéric Clément et de Richard Cœur de Lion explique la mention de l'appropriation de l'armure du premier – de cette appropriation, l'*Itinerarium* ne dit d'ailleurs pas grand-chose d'autre, comme si elle n'était en rien un acte rare et exceptionnel. De telles attitudes semblent avoir été courantes dès la première croisade. Les chansons de geste

25. Suggestif : Mayer, « Le service militaire des vassaux à l'étranger et le financement des campagnes en Syrie du Nord et en Égypte au XIIe siècle », p. 93-161.
26. Cf. Demurger, *Les Templiers*, p. 104 ; *id.*, *Chevaliers du Christ*, p. 83 sq.
27. *La règle du Temple*, art. 116, p. 98.
28. L'*itinerarium* (éd. Stubbs) est de première importance pour tout ce qui concerne le siège d'Acre (1189-1190). Sa proximité avec *L'Estoire de la guerre sainte* (éd. Paris) a été remarquée depuis longtemps et a fait l'objet de bien des débats. Cf. *Itinerarium*, éd. Stubbs (p. I-CXXXIX) ; Veilliard, « Richard Cœur de Lion et son entourage normand : le témoignage de l' « *Estoire de guerre sainte* », p. 5-52 ; Nicholson, *The Chronicle of the Third Crusade*, p. 6-14.
29. *Itinerarium*, L. III, chap. 10, p. 223-224 (héroïsme d'Albéric) et chap. 13, p. 225-227 (fait d'arme du roi).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pullulent de récits de combat décrivant les uns et les autres en train de se saisir de l'arme d'un ennemi. Dans *La chanson de Jérusalem*, Baudouin d'Édesse, qui doit faire face à « Cornumaran », s'empare de « la lance d'un Turc tombé mort ; il la lui arrache de la main et éperonne son cheval, rênes relâchées, vers Cornumaran », qu'il réussit à atteindre et à désarçonner [30]. Plusieurs décennies plus tard, Joinville donne également un exemple suggestif d'utilisation, sur le champ de bataille, de l'armement d'un Sarrasin [31] :

> XLIX. [Attaqué de toutes parts, Joinville tient bon ; il continue à défendre un pont]
>
> « 241. Nous étions tous couverts de traits qui n'atteignaient pas les sergents. Or il advint que je trouvai un *gamboison* [rembourré] d'étoupes d'un Sarrasin. Je tournai le côté fendu vers moi et fis un bouclier du *gamboison*, qui me rendit grand service : je ne fus blessé par leurs traits qu'en cinq endroits, et mon roussin en quinze. »

Rôle des contraintes techniques dans l'évolution de l'armement : tirs à l'arbalète et à l'arc

Des contraintes jouaient également un rôle important dans cette uniformisation, notamment des contraintes techniques, lorsque l'efficacité d'une arme utilisée par l'adversaire imposait d'adapter son armement défensif. Même s'il est aisé de gloser sur ces adaptations, dont finalement les textes ne disent rien de précis, les évolutions que connurent, par exemple, le casque et les armures au XII^e^ siècle sont sans doute dues à l'efficacité grandissante des archers et des arbalétriers et à celle des coups violents portés lors du choc occasionné par la charge lance couchée [32]. En attendant une analyse des sources orientales du même type, on remarquera que les études de Pierre-André Sigal et d'Alain Mounier Kuhn sur les coups, les blessures de guerre et l'armement dans l'Occident médiéval montrent que la tête constituait une cible privilégiée lors des combats, même si la lance était peut-être plus souvent dirigée sur le torse [33].

En Orient, ces évolutions durent probablement beaucoup aux « tireurs de traits », arbalétriers certes, mais également archers musulmans, qui firent généralement une forte impression aux chroniqueurs latins [34]. Si des reconstitutions ont montré qu'il ne fallait jamais prendre à la lettre toutes leurs affirmations, elles confirment néanmoins que pour l'époque, les arbalètes étaient

30. *La chanson de Jérusalem*, trad. Subrenat, chant IV, 28, p. 253.

31. Joinville, *Histoire de Saint-Louis*, p. 133.

32. Jones, « The Metallography and Relative Effectiveness of Arrowheads and Armour during the Middle Ages », p. 111-117 ; Zygulski Jr., « Knightly Arms – Plebeian Arms », p. 21.

33. Sigal, « Les coups et les blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XII^e^ et XIII^e^ siècles », p. 171-183 ; Kuhn, « Les blessures de guerre et l'armement au Moyen Âge », p. 137-152. Pour l'Orient, voir déjà Nicolle, « Wounds, Military Surgery and the Reality of Crusading Warfare. The Evidence of Usamah's Memoires », p. 33-46 ; Mitchell, *Medicine in the Crusades*, notamment p. 110-111, 163 sq. et index, p. 287

34. Bowlus, « Tactical and Strategical Weaknesses of Horse Archers on the Eve of the First Crusade », p. 159-166, refuse de reconnaître aux archers montés musulmans l'efficacité que leur prêtaient les chroniqueurs médiévaux. *Contra*, Kaegi, « The Contribution of Archery to the Turkish Conquest of Anatolia », p. 96-108 ; Zygulski Jr, « Knightly Arms – Plebeian Arms » ; Zouache, ***Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174***, III, p. 786.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

remarquablement performantes [35]. La stupéfaction (feinte, pour certains historiens) d'Anne Comnène devant la *tzangra* est célèbre ; elle en fait une arme latine et diabolique, qui tue avec une telle violence que la victime n'a pas même le temps de « sentir le coup », une arme dont les « traits » peuvent aisément transpercer une statue de bronze [36]. À la suite du récit contant la vengeance d'Albéric Clément dont il a été question, Richard de la Sainte-Trinité rapporte une réaction d'orgueil des Turcs. Braves et inconscients, ils repoussent à nouveau les croisés. Le chroniqueur remarque alors qu'au plus fort des combats, que l'armure soit portée près du corps ou que la cotte de mailles soit doublée, elles ne pouvaient être d'un grand secours contre les carreaux d'arbalètes [37].

Quant aux archers, rappelons simplement que les chroniqueurs latins de la première croisade, dont bon nombre étaient des témoins directs des batailles et des assauts qu'ils décrivent, caractérisent les *pagani* au moyen de leurs seuls arcs et carquois. Caractérisation certes stéréotypée ; mais cela ne signifie pas que l'admiration maintes fois exprimée pour les archers turcs était systématiquement feinte – ainsi celle de l'auteur anonyme des *Gesta francorum* vantant, par exemple, la « distance merveilleuse » à laquelle ils tiraient les flèches, et leur propension à effrayer « Arabes, Sarrasins et Arméniens, Syriens et Grecs » (*sicunt terruerunt Arabes, Saracenos et Hermenios, Suranos et Grecos*) grâce à leur habileté [38].

Comme les autres chroniqueurs latins, l'auteur des *Gesta* était néanmoins conscient de la diversité des troupes musulmanes. Il distinguait les différentes « nations » et s'attachait même, à l'occasion, comme allait le faire Guillaume de Tyr, à souligner la spécificité des *Agulani* (probablement une transcription de l'arabe *ġulām*), dont il fait le pendant des meilleurs combattants chrétiens, les chevaliers : « ils ne voulaient pas, au combat (*in bellum*), porter d'autres armes que des glaives ». En fait, les *ġilmān* (le terme est déjà employé par les auteurs arabes, à la fin du Ve/XIe siècle, dans le sens de « mamlouks ») ne se contentaient pas de la seule épée. Escrimeurs chevronnés et rompus à l'art du corps à corps, ils avaient également appris à se servir de leur arc avec dextérité [39]. Les traités militaires d'époque mamlouke, corroborés par des chroniqueurs arabes tardifs, décrivent leurs entraînements pointus, destinés à former, notamment, d'excellents archers [40]. Des exercices difficiles étaient pratiqués, et notamment des exercices de tir – le « tir à la gourde », *ramī al-qabaq*, dont raffolait, par exemple, le sultan Baybars, donnait même lieu à compétition [41]. Au VIe/XIIe siècle, quelques anecdotes dénotent cette excellence au tir à l'arc. Ibn al-Furāt vante par exemple les exploits d'al-Yārūqī, émir turcoman dont les tirs

35. Cf. Gaier, « Quand l'arbalète était une nouveauté. Réflexions sur son rôle militaire du Xe au XIIIe siècle », p. 176.

36. Anne Comnène, *Alexiade*, II, VIII/6. Sur la valeur de son témoignage, voir Gaier, « Quand l'arbalète était une nouveauté. Réflexions sur son rôle militaire du Xe au XIIIe siècle », nº 33 p. 175.

37. *Itinerarium*, L. III, chap. XIII, p. 226-227.

38. *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*, p. 50-51. Cf. également p. 46-47.

39. Bianquis, « La fortune politique du cavalier turc en Syrie au XIe siècle », p. 59-66 ; *Chanson d'Antioche*, Chant VII, 3, II, p. 139.

40. Certains traités militaires contiennent d'admirables illustrations de ces exercices. Par exemple le *Kitāb al-maḫzūn wa arbāb al-funūn fī l-furūsiyya wa laʿb al-rumḥ wa bunūduhā*, Paris, BN, Ar. 2826.

41. Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, III, p. 200-204 (*maydān al-qabaq*) ; Ayalon, « Notes on the Furūsiyya Exercices and Games in the Mamlūk Sultanate », p. 31-62 ;

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à l'arc étaient si puissants qu'il impressionnait jusqu'à Nūr al-dīn – pas une cotte de mailles ne lui résistait, même à distance [42].

CASQUES D'OCCIDENT ET D'ORIENT

Alors qu'un tel archer visait probablement tout autant la tête que le torse, Ibn al-Furāt ne dit rien sur le casque qui le protégeait. Il est vrai qu'il en est moins souvent question, dans des chroniques auxquelles on ne peut guère faire appel pour retracer leur évolution morphologique. Évolution lente, jamais linéaire, sans doute plus marquée par le pragmatisme qu'un quelconque conservatisme. Pour des raisons diverses (culturelles, économiques, géographiques…), les formes nouvelles n'évinçaient les formes archaïques que lentement et partiellement.

Casques d'Occident [43]

Une grande diversité

Différents types de casques coexistèrent donc toujours dans les armées médiévales, du *cervelier* (différentes orthographes possibles ; on parlera plus généralement de *cervellière*, à partir du XIIIe siècle) le plus simple au casque richement orné ou non, composé de morceaux de métal rivetés (dit *spangenhelm* [44]) ou, ce qui attestait d'une métallurgie avancée mais ne présumait pas forcément d'une efficacité supérieure, fait d'un seul tenant – un superbe exemplaire occidental de forme conique daté du XIIe siècle ou de la première moitié du XIIIe siècle a récemment été analysé par Ian Pierce [45]. Le casque dit « normand », souvent nommé *galea* dans les textes, de forme cylindrique, fut utilisé tout au long du XIIe siècle (et bien au-delà). Le *chapel* (« chapeau de fer »), « simple casque ovoïde à bords horizontaux », fit ses premiers balbutiements bien avant 1200 [46]. Alors même que le « grand heaume » s'était imposé, il n'en demeura pas moins régulièrement utilisé par l'ensemble des combattants, sans doute par commodité : en Orient,

Latham, « Notes on Mamluk Horse Archers », p. 257-267 ; ʿAbd al-Rāziq, « Deux jeux sportifs en Égypte au temps des Mamlūks », p. 95-130 ; Rabie, « The Training of the Mamluk Faris », p. 153-163 ; al-Sarraf, *L'archerie mamelouke (648-924/1250-1517)* ; Viré, « Maydān », p. 912.

42. Ibn al-Furāt, *Ta'rīḫ al-duwal wa l-mulūk*, IV/1, p. 78-80.

43. Voir en bibiographie les travaux de C. Blair, C. Gaier, E. Oakeshott et I.G. Pierce.

44. La terminologie des chercheurs allemands du XIXe siècle, qui s'était imposée dans la première moitié du siècle dernier, est de moins en moins utilisée. Le *Spangenhelm* désigne un casque dont les différentes parties sont assemblées par rivetage. Contrairement à une idée souvent répandue, ces casques composites pouvaient être plus résistants que ceux moulés dans une seule pièce. Les chansons de geste, dans lesquelles on trouve souvent mention du *cercle* (bordure inférieure du casque, sans doute rivetée), pièce d'ornement (souvent en or) parfois brisée, attestent de l'utilisation très large, par les combattants d'Occident au moins, de casques composites. Exemple : *Les chétifs*, v. 1018, p. 25, v. 2438, p. 59.

45. Pierce, « The Knight, his Arms and Armour c. 1150-1250 », **p. 267, pl. 8 (collection privée).**

46. Gaier, « L'évolution et l'usage de l'armement personnel défensif au pays de Liège du XIIe au XIVe siècle », dans *Armes et combats dans l'univers médiéval*, p. 138 ; *Règle du Temple*, art. 138 et 141 (cités *infra*).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Joinville ne déclare-t-il pas qu'il fit, à une occasion, *oster son hyaume* à Saint-Louis, et qu'il lui confia *son chapel de fer pour avoir le vent* (« pour qu'il eût de l'air ») [47] ?

En outre, à partir du dernier tiers du XIIe siècle et dès les années 1160 dans certaines régions [48], le casque se vit parfois adjoindre une plaque faciale qui protégeait le visage, étape décisive vers la création des « grands heaumes », en attendant qu'un couvre-nuque y fût réuni. On ne sait pas vraiment s'il faut partout lier cette évolution au simple étirement du nasal qu'on peut observer à une époque légèrement antérieure, étirement peut-être dû, en Espagne au moins, à une influence musulmane. En Orient, l'adoption de tels casques par les Latins pose surtout la question de l'influence byzantine [49]. Les manuels byzantins compilés au Xe siècle – le *Sylloge tacticorum* (*ca.* 950), les *Praecepta militaria* attribués à Nicéphore Phocas (*ca.* 965) et la *Tactica* de Nicéphore Ouranos (*ca.* 1000) – préconisaient déjà l'emploi, par les cavaliers lourds (et par certains fantassins) de casques protégeant l'ensemble de la tête, visage compris, seuls les yeux étant visibles [50]. L'empereur byzantin Manuel Comnène aurait porté un casque à viseur, vers 1150 [51]. Dans les armées musulmanes, faciaux ou viseurs paraissent n'avoir jamais été complètement abandonnés – c'est du moins ce que tendent à montrer les sources iconographiques [52]. Mais les textes sont souvent si imprécis qu'il est impossible de rien affirmer en la matière. Un *ḥadīṯ* rapporté par al-Barā' parfois invoqué pour illustrer l'emploi de masques de fer à l'époque du Prophète Muḥammad pose ainsi problème. Souvent traduite « couvert d'un masque de fer », l'expression *muqannaʿ bi l-ḥadīd* reste vague. Pour Ibn Durayd (m. 321/923), elle peut même simplement renvoyer au fait d'être correctement armé :

[*Ḥadīṯ* rapporté par al-Barā']

> « Un homme au visage *muqannaʿ bi l-ḥadīd* vint au Prophète – que Dieu prie pour lui et le salue – et dit : "Ô, envoyé d'Allāh ! Dois-je combattre ou d'abord embrasser l'islam ?" [Le prophète] dit : "Embrasse l'islam puis combats." Alors il embrassa l'islam, puis il combattit ; et il fut tué. L'envoyé d'Allāh – que Dieu prie pour lui et le salue – dit : "Une petite œuvre, mais une grande récompense [53]". »

47. Joinville, *Histoire de saint Louis*, p. 134. Voir également p. 143 (un prêtre combattant, muni d'un *gamboison*, d'un *chapel de fer* et d'un *glaive* [« une lance »]), p. 300 (exploits d'un chevalier génois que son *chapel* protège suffisamment du coup de masse d'un Turc) et les analyses de l'éditeur, p. 464-6 ; Blair, *European Armour, circa 1066 to circa 1700*, p. 29, 32.

48. Ou plutôt dans certaines régions françaises. Cf. Nicolle, *Medieval Warfare Source Book*, I, p. 134.

49. Voir les illustrations réunies par Nicolle, « Arms and Armor Illustrated in the Art of the Latin East », p. 336-337 ; *id. Arms and Armour of the Crusading Era, 1050-1350*, I, p. 318-335 ; II, p. 804-811.

50. McGeer, *Sowing the Dragon's Teeth*, p. 36 (*Praecepta militari*) et 114 (*Tactica*). Pour le *Sylloge tacticorum*, voir Parani, *Reconstructing the Reality of Images*, p. 123, nº 100.

51. Nicolle, *Medieval Warfare Source Book*, II, p. 163. Sur les casques à viseur, voir Oakeshott, *A Knight and His Armor*, p. 74.

52. Nicolle, *Arms and Armour of the Crusading Era*, I, p. 135 et II, p. 696-697, ill. 334 D et AO (ms. de *Varqa e Golšāh*).

53. Al-Buḫārī, *Ṣaḥīḥ*,, IV, l. 52, nº 62. *Ḥadīṯ* (ainsi que l'ensemble du *Ṣaḥīḥ* de Buḫārī) commodément disponible sous http://hadith.al-islam.com, où est également proposé le *Fatḥ al-bārī bi-šarḥ Ṣaḥīḥ al-Buḫārī* d'Ibn Ḥağar al-ʿAsqalānī. **Le terme** *muqannaʿ* a brièvement retenu l'attention de ce dernier ; il reste prudent et peu précis : *wa huwa kināya ʿan taġtiyya waǧhih bi-ālat al-ḥarb*, « c'est une formule [qui désigne] le fait de recouvrir son visage avec un instrument de guerre ».

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

[Ibn Durayd, *Ǧamharat al-luġa*]

« Chaque [homme] dont la tête est couverte, il est *muqannaʿ*. De cela, ils disent : les gens se couvrent de fer (*taqannaʿa l-qawm fī l-ḥadīd*) lorsqu'ils se mettent en arme (*iḏā takaffarū*), se vêtissent des *miġfar*-s, des casques (*bayḍ*) et de l'armure (*al-kamī*[54]). *Al-muqannaʿ* : celui qui est en arme. Il dit, à une autre reprise : avec du fer[55]. »

Quoi qu'il en fût, dans le domaine latin, les pièces les plus rudimentaires étaient généralement réservées aux fantassins. Pendant la troisième croisade, par exemple, selon Richard de la Sainte-Trinité, un fantassin « suffisamment armé » portait un *tegmen* en fer[56]. Le vocable, générique, renvoie à tout ce qui sert à couvrir/protéger ; il désigne probablement, ici, un *cervelier*, sorte de calotte hémisphérique (ou demi-œuf) parfois figurée dans les enluminures et que portaient déjà les guerriers de la châsse de saint Hadelin (Visé, début XIIe siècle) sous la coiffe du haubert[57]. Moins coûteux, comme les « chapeaux de fer », de tels casques avaient également l'avantage de ne pas limiter le champ de vision et donc la mobilité des fantassins, généralement beaucoup plus souvent confrontés au combat rapproché que les cavaliers, sans compter l'impérieuse nécessité, pour les lanceurs de trait, d'exercer leur art dans les meilleures conditions possibles[58].

Vers plus de lourdeur

Diversité donc, mais, tout de même, évolution convergente, sans qu'il soit vraiment possible de déterminer précisément les origines d'une nouveauté. Le dernier tiers du XIIe siècle semble avoir été décisif. On s'était probablement rendu compte que la « défense de la tête, assurée par le casque, même muni de nasal [était] insuffisante[59] ».

Grosso modo, les casques (qui étaient intérieurement rembourrés) devinrent progressivement plus épais, de forme plus nettement ovoïde, bombée, en attendant donc les types à dessus plat, courants au XIIIe siècle. On passa des casques coniques dits « normands », faits (ou non) d'un seul tenant et à nasal à des casques plus ovoïdes, généralement, mais non systématiquement, sans nasal. Aux casques plats, enfin, mais sans que ces derniers n'effacent complètement les casques bombés. Parallèlement, les ferrures (verticales ou horizontales) devenaient de plus en plus nombreuses. Le casque se transformait, en fait, en une pièce à l'assemblage complexe, plus épaisse et plus difficile à transpercer. Le facial finit par en constituer l'un des éléments indispensables (par la suite, on revint peu à peu à une forme plus conique). Quant à la séparation du camail (ou coiffe de mailles) et du haubert, elle fut également progressive ; en Orient, la chaleur semble avoir souvent imposé aux combattants francs de se contenter de cette coiffe[60].

54. Cet *ism al-fāʿil* a parfois valeur de substantif et désigne ainsi l'armure ou la cuirasse (de manière générique). Mais il signifie avant tout « celui qui se couvre d'armes ». Cf par exemple al-Zamaḫšarī (m. 528/1143), *Asās al-balāġa*, II, p. 148.

55. Ibn Durayd, *Ǧamharat al-luġa*, p. 529.

56. *Itinerarium*, L. I, chap. 48, p. 99.

57. Cervelier : Wise et Embleton, *Armies of the Crusades*, p. 6 et 21 (Bible dite de Maciejowsky, début XIIIe siècle). Châsse de saint Hadelin : Gaier, « L'évolution et l'usage de l'armement personnel défensif », ill. 9.

58. Voir les remarques de De Vries, *Medieval Military Technology*, p. 73.

59. J.-F. Fino, « Les armes médiévales », *Archeologia*, nº 152, nov. 1972, p. 57.

60. Belles reconstitutions de « *Norman-Style Helmets, derived from contemporary illustrations* » dans Bennett *et al.*, *Fighting Techniques of the Medieval World AD 500 – AD 1500*, p. 93.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Naturellement, les combattants venus d'Occident portaient d'autres types de protections, en tissu et surtout en cuir. Dans *La chanson de Jérusalem*, le « roi Tafur » est décrit « juste en face du Temple saint » avec « un casque de cuir bouilli sur la tête, une cotte serrée sur le corps [61] ». Mais alors que dans les chansons de geste, de telles pièces sont également attribuées aux Turcs (dans *Les chétifs*, un champion musulman, Golias, *elme de quir boli se fist el cief lacier* [62]), on en a très peu de traces, pas plus à vrai dire, que des casques orientaux du même type, à propos desquels même la *Tabṣira* d'al-Ṭarsūsī (fin VIe/XIIe siècle), traité militaire de grande valeur, est de peu de secours.

Les casques des musulmans

Le vocabulaire

Bayḍa et *ḫūḏa*

En fait, et alors qu'on en attend des développements plus importants que ceux des chroniqueurs, al-Ṭarsūsī ne s'étend guère. Il évoque plutôt succinctement les casques en cuir, par exemple lorsqu'il reproduit une recette qui décrit précisément la « confection des *ǧawāšin* et des casques (*ḫūḏ*) que les flèches ne traversent pas et contre lesquels ni le fer de lance (*sinān*) ni le tranchant du sabre (*ḥusām*) ne peuvent rien [63] ». En cuir durci, les écailles de ces *ǧawāšin* et de ces *ḫūḏ* étaient fabriquées au moyen de moules d'argiles ou de bois. Peut-être Richard de la Sainte-Trinité y fait-il allusion lorsqu'il évoque, parmi les adversaires des croisés, devant Acre, « une race diabolique [64] […], noire de peau […], portant sur la tête, au lieu de casques (*galeae*), des *tegumen*-s rouges [65] ».

De toute manière, il ne faut évidemment pas conclure que tous les casques dénommés *ḫūḏ* étaient forcément en cuir durci. Peu connu des dictionnaires arabes, le vocable, d'origine persane [66] et généralement mentionné par les didacticiens militaires au côté des *durūʿ* (cottes de mailles), est ainsi évoqué par l'Andalou Ibn Huḏayl (m. fin VIIIe/XIVe siècle), qui emprunte beaucoup à ses prédécesseurs [67] :

> « […] Et ce qui est fabriqué pour la tête, en fer, concave, c'est la *bayḍa*. Son *qawnas* (cimier) [68] : c'est la partie proéminente, à l'avant. Sa *dābira* : c'est sa partie postérieure (*muʾaḫḫar*). Parmi les noms de la *bayḍa*, [il y a] *ḫūḏa*, *tarka*, *tarīka* [69], *rabīʿa*, *ḫayḍaʿa*. On dit, au pluriel, *ḫuwaḏ* et *tarāʾik* ».

61. *La chanson de Jérusalem*, chant IV, 1, p. 232. De tels casques étaient moins bien considérés, d'où le fait que le poète les attribue à Tafur qui, tout « roi » qu'il est, combat, dans ce passage, avec une seule faux (mais tout de même « en acier brillant avec un manche massif en frêne, bien cerclé »). On verra plus bas qu'une des armes caractéristiques de Tafur et de ses ribauds est la masse, arme typiquement musulmane.

62. *Les chétifs*, vers 808, p. 21.

63. *Tabṣira*, éd. Sader, p. 156.

64. « *Larvalis* » : on pourrait tout autant traduire « d'outre-tombe ».

65. *Itinerarium*, L. I, 35, p. 83.

66. Cf. Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿArab*, *s. v. Ḫ W Ḍ*.

67. Ibn Huḏayl, *Kitāb ḥilyat al-fursān wa šiʿār al-šuǧʿān*, p. 77.

68. Sans doute du grec *χώνος*, ou directement du latin (qui en dérive) *conus*, *i* (« cône » et, plus généralement, tout ce qui a une figure conique ; de là, « cimier du casque »). Intéressante définition du terme par Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v. Q W N S*.

69. Voir al-Zamaḫšarī, *Asās al-balāġa*, I, p. 93-94.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Généralement, les auteurs arabes usent alternativement d'un terme ou d'un autre[70], qui prend alors le sens générique de « casque », les mots les plus usités étant bien *ḫūḏa* (pl. *ḫūḏ* ou *ḫuwaḏ* ; Ibn al-Qalānisī (m. 555/1160) l'emploie même pour les casques des Francs) et surtout *bayḍa* (pl. *bayḍāt*), « arme (*silāḥ*) ainsi nommée parce qu'elle a la forme de l'œuf d'autruche[71] », décrite par Abū ʿUbayda Maʿmar b. al-Muṯannā (*ca.* 210/825) comme un casque *spangenhelm*[72] :

> « Casque de fer composé de plaques semblables aux os du crâne, dont les bords sont joints par des clous, qui renforcent chacune des deux parties (*yašdudna ṭarfay kull qabīlatayn*). »

Les lexicographes arabes définissaient le plus souvent la *bayḍa* comme une protection en fer épousant la forme du crâne et à laquelle la forme d'un œuf avait plus ou moins été donnée. De telles formes avaient évidemment toujours cours au Proche-Orient, aux VIe-VIIe/XIIe-XIIIe siècles, comme en témoignent les enluminures de l'*unicum* (sans doute du début du VIIe/XIIIe siècle) de *Warqa e Golšāh* d'al-Ayyūqī conservé à la librairie Topkapi d'Istanbul[73] et, surtout, l'exceptionnel casque syrien ou égyptien d'époque seldjouqide ou ayyoubide en acier (avec feuillages et médaillons en or) récemment publié[74]. Cependant, le vocable *bayḍa* ne désignait probablement pas de manière systématique un casque en fer, comme semble l'indiquer le fait que ces auteurs prennent régulièrement le soin d'utiliser l'expression *bayḍat al-ḥadīd* – ainsi Ibn Durayd ou, beaucoup plus tardivement, al-Fīrūzābādī (m. 817/1415)[75].

Sans doute, en matière de casques comme, plus généralement, pour tout ce qui concerne l'armement, la terminologie n'était pas fixée avec précision. En témoigne par exemple le fait qu'Ibn Šāhīn (m. 1468), qui affirme citer, notamment, Ibn Sīrīn (m. 110/728[76]) et al-Kirmānī (Abū Isḥāq Ibrāhīm al-Kirmānī, seconde moitié du IIe/VIIIe siècle ?), ne cherche pas vraiment

70. Voir aussi Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, sous *Ḥ Š M* (*wa l-bayḍa : al-ḫūḏa*) ou sous *Q W N S* (*al-qawānis : ǧamʿ qawnus* (sic), *wa huwa* […] *aʿlā bayḍat al-ḥadīd, wa hiya al-ḫūḏa* ; Ibn al-Aṯīr (frère de l'historien), *al-Nihāya fī ġarīb al-ḥadīṯ wa l-aṯar*, *faṣl H Ḍ M*.

71. Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v. B Y Ḍ*.

72. Cité par Murtaḍā al-Zabīdī, *Tāǧ al-ʿarūs*, sous *Ġ F R* et par Lane, *An Arabic-English Lexicon*, I, p. 282, que reprend Kennedy, *The Armies of the Caliphs*, p. 170. Sur Abū ʿUbayda, voir Madelung, « Abū ʿUbayda Maʿmar b. al-Muthannā as a historian », p. 47-56. La prolifération des casques *spangenhelm* dont il est question dans cette définition, bien antérieure à l'apparition de l'islam, en Orient, n'empêchait pas l'utilisation (puis la généralisation) des pièces d'un seul tenant, comme cela avait été le cas dans les domaines gréco-romains, sassanides ou, plus largement, « barbares » : Feugère, *Casques antiques* ; Lebedynsky, *Armes et guerriers barbares au temps des grandes invasions (IVe au VIe siècle après J.-C.)*, p. 189-194.

73. Éd. Safā, Téhéran, 1965 ; trad. Melikian-Chirvani, nº spécial *Arts asiatiques*, 1970.

74. Alexander (éd.), *Furusiyya*, II, Riyad, 1996, p. 112 (repr. dans *Chevaux et cavaliers arabes dans les arts d'Orient et d'Occident*, p.170). Eddé, *La principauté ayyoubide d'Alep*, p. 309, rappelle que selon Abū Šāma, *Kitāb al-rawḍatayn*, le casque de Saladin était doré.

75. Ibn Durayd, *al-Ištiqāq*, p. 42 (voir également Ibn Sīdah, m. 458/1066 *al-Muḫaṣṣas*, II, 6, p. 73) ; al-Fīrūzābādī, *al-Qāmūs al-muḥīṭ*, *passim*.

76. Muḥammad b. Sīrīn (m. 110/728), onocrite populaire auquel plusieurs ouvrages sont attribués, parfois faussement, comme, semble-t-il, le célèbre *Tafsīr al-aḥlām al-kabīr*, peut-être, en fait, tardivement compilé par ʿAlī al-Dārī (au XVe siècle ?). Cf. T. Fahd, « Ibn Sīrīn », p. 947.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à différencier *bayḍa* et *ḫūḏa* dans son recueil d'onirocritique (*al-Išārāt fī ʿilm al-ʿibārāt*), révélateur sans pareil d'une part de la diffusion précoce du casque dans les armées musulmanes médiévales, d'autre part de la valeur inestimable qu'il pouvait prendre, qui plus est lorsqu'il était en acier[77] :

> « Quant à la *ḫūḏa*, on l'interprète de diverses manières. Ibn Sīrīn a dit "le casque (*ḫūḏa*) annonce quelque chose qui permet à l'Homme de se protéger contre la tromperie. Lorsqu'il est en acier (*fūlāḏ*) et sur la tête, alors il annonce la force, la puissance et les honneurs". Al-Kirmānī a dit : "On l'interprète comme [l'annonce d'] un enfant, car il est semblable à la couronne." Abū Saʿīd al-Wāʿiẓ a dit : "Lorsqu'il est de grande valeur, le casque annonce la femme riche et belle ; lorsqu'il n'est pas de grande valeur, il annonce la femme laide." Ğaʿfar al-Ṣādiq a dit : "On interprète le casque de sept manières : force, argent, honneur, enfant, vie longue, belle situation et instrument permettant de lutter contre la tromperie." »
>
> « Quant au *miġfar* et au casque (*bayḍa*) – celui qui voit un *miġfar* ou un casque sur la tête n'a pas à craindre la diminution de ses revenus (*māl*) et sera gratifié de puissance et d'honneur. On dit que lorsque le casque est de valeur élevée, il annonce une femme riche et belle ; lorsqu'il n'est pas de valeur élevée, il annonce une femme laide. On dit [également] que celui qui voit un casque en fer atteindra de hautes fonctions (*wasīla ʿaẓīma*)[78]. »

À vrai dire, on pourrait multiplier les exemples attestant et de l'importance du casque dans les armées musulmanes aux temps les plus anciens, et de l'imprécision des auteurs arabes – les chroniqueurs ne font aucunement exception en la matière. Malgré une nomenclature relativement riche, il est généralement difficile voire impossible de déterminer précisément à quel type de casque il est fait référence. Encore sait-on que le fer semble l'avoir très tôt emporté, au moins pour les combattants les plus importants ; d'où les nombreuses occurrences de l'expression *bayḍat al-ḥadīd*. En revanche, on est bien plus démuni concernant la constitution (*spangenhelm* ou non) de ces casques, et plus encore quant aux formes privilégiées, à telle ou telle époque. Certes indispensable, le recours – prudent – aux sources archéologiques (plutôt rares avant la fin de l'époque mamlouke) et iconographiques (peu nombreuses, comparativement à celles de la chrétienté médiévale), n'est guère plus décisif.

Quelques textes arabes négligés apportent néanmoins des informations utiles. Ainsi, en citant le *Kitāb ḫazā'in al-silāḥ*, l'encyclopédiste Nuwayrī (m. 733/1333) apporte quelques précisions sur les parties constitutives du casque[79] : « le *miġfar*, c'est une cotte de mailles (*zarad*) [qui se

77. Ibn Šāhīn, *al-Išārāt fī ʿilm al-ʿibārāt*, p. 81, 184 ; éd. en note d'Ibn al-Nābulusī (m. 1143/1731), *Taʿṭīr al-anām fī taʿbīr al-manām*, II, p. 100 sq. Identique : Ibn Sīrīn, *Muntaḫab al-kalām fī tafsīr al-aḫlām*, éd. en note du même ouvrage, I, 275. Voir aussi ce qu'écrit Ibn al-Nābulusī, p. 165.

78. Ou « aura une immense influence » ; ou même, d'après Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, II, p. 805, « aura beaucoup d'argent » (*wasīla*, « moyen » ; « l'argent s'appelle aussi *wasīla*, parce que c'est le moyen dont on se sert pour déterminer la valeur des choses et pour les acquérir »). Voir encore Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v. W S L* (*al-wasīla hiya fī l-aṣl mā yatawwaṣal bih ilā l-šay' wa yutaqarrab bih*).

79. Nuwayrī, *Nihāyat al-arab*, VI, p. 241 ; *Ḫazā'in al-silāḥ*, ms. Dār al-kutub al-miṣriyya, nº 2796 Adab.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

met] au niveau de la tête » ; le *sābiġ*[80], « c'est ce qui couvre le cou » ; le *qawnas*, « c'est le sommet du casque en fer, *bayḍa min al-ḥadīd* ». Il revient, également, sur le vocable *muqannaʿ* (« le *muqannaʿ*, c'est celui qui porte un casque (*bayḍa*) et un *miġfar*[81] »), et révèle que l'un des noms du casque est « "*al-tarka*" (pl. *al-tark* et *al-tarā'ik*[82]), [qui] est [de forme] circulaire (*mustadīra*) ».

Miġfar

Beaucoup plus bref, dans le chapitre du *Ṣubḥ al-aʿšā* qu'il consacre aux armes (*ālāt al-silāḥ*), al-Qalqašandī (m. 821/1418) ne s'intéresse qu'à la *bayḍa*, dont il limite le champ d'application au seul crâne (il paraît y voir une simple calotte). Il rappelle néanmoins l'utilisation par les Arabes, comme par les Byzantins et les Perses avant eux, d'un *miġfar* qui semble alternativement désigner, comme le montrent les extraits qui suivent, et un tablier de mailles permettant de protéger nuque, oreille et cou, et une coiffe de mailles[83] :

> Parmi [les armes], il y a :
>
> « Le casque (*al-bayḍa*) : c'est un objet (*āla*) en fer qui se met sur la tête afin de protéger des coups *etc*. Il ne comporte rien qui descend jusqu'à la nuque et les oreilles : ceci peut être en cotte de mailles (*zarad*).
>
> « Le *miġfar* – avec une *kasra* sous le *mīm* : c'est comme la *bayḍa*, si ce n'est qu'il comporte des parties qui descendent sur la nuque et sur les oreilles de celui qui la porte. Parfois, il protège également son nez ; il est également constitué de mailles (*zarad*). »

Non sans parfois être un simple synonyme de *bayḍa* ou de *ḫūḍa* et désigner ainsi, de manière générique, l'instrument à l'aide duquel la tête était protégée (le casque donc, parfois considéré comme originellement plutôt en cuir[84] ; « *al- ḫūḍa* […] : *al- miġfar* », affirme ainsi al-Fīrūzābādī[85]), le mot *miġfar* renvoie très largement à ce qui est porté « sous le casque », comme on le comprend, notamment, dans un passage des *Maġāzī* d'al-Wāqidī (« il portait un casque, sous lequel il y avait un *miġfar* », *wa ʿalayhi bayḍa wa taḥt al-bayḍa miġfar*[86]), ou du *Lisān al-ʿarab*[87] :

> « [Ibn Manẓūr montre d'abord que *ġafara* et *satara* sont synonymes et signifient couvrir/protéger[88]]. De cela, on dit, de ce qui est sous le casque (*bayḍa*) en fer, [porté] sur la tête : *miġfar*. Les Arabes disent : "Teins ton habit en noir ; cette couleur supportera plus facilement sa saleté – soit elle s'imposera à elle et la couvrira." »

80. Voir *infra*, sur la *tasbiġa* (tablier du casque) ; le féminin, *sābiġa*, peut signifier « longue cotte de mailles ».

81. De même, Ibn Huḏayl, *Kitāb ḥilyat al-fursān*, p. 80, (à propos d'un *fāris*) : « S'il a une épée, il est dit *masīf* (*sic*) ou *sayyāf* […] s'il porte un casque, il est dit *muqannaʿ*. »

82. L'éditeur souligne que *tarā'ik* est en fait le pluriel de *tarīka*, « *wa hiya min asmā' al-bayḍa ayḍan* ».

83. Al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿša*, II, p. 151.

84. Cf. Rehatsek, « Notes on some Old Arms and Instruments of War, Chiefly Among the Arabs », p. 253.

85. Al-Fīrūzābādī, *al-Qāmūs al-muḥīṭ*, « *faṣl al-ḥā'* ».

86. Al-Wāqidī, *al-Maġāzī*, p. 279.

87. Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v.*, *Ġ F R*.

88. Voir aussi, très proche, le *Tafsīr al-Ṭabarī*, dans *Ǧāmiʿ al-maʿāǧim*, II, **p. 85.**

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Généralement en mailles (ou, héritage des Sassanides, en écailles, dans le domaine irano-persan essentiellement [89]), ce *miġfar*, dont aurait été couvert le Prophète Muḥammad pénétrant à La Mecque, le « jour de la victoire », *yawm al-fatḥ* [90], pouvait-il également être, comme on l'apprend dans un autre passage du *Lisān al-ʿarab*, en brocart ou en soie écrue, ce qui aurait singulièrement réduit son utilité défensive ? Il faut en fait compléter le *Lisān al-ʿarab* par le plus tardif *Tāǧ al-ʿarūs* de Murtaḍā al-Zabīdī (m. 1205/1791), qui conserve un passage d'un *Kitāb al-dirʿ wa l-bayḍa* (« Livre de la cotte de mailles et du casque ») d'Abū ʿUbayda Maʿmar al-Muṯannā :

[Extrait du *Lisān al-ʿArab*, pratiquement identique dans le *Tāǧ al-ʿarūs* [91] :]

« *Al-miġfar, al-miġfara* et al-*ġifāra* : cotte maillée [92], de la grandeur de la tête, qui se porte sous la *qalansuwa* [93]. On dit : c'est le tablier du casque (*rafraf al-bayḍa*) ; on dit [également] : c'est la cotte de mailles (*ḥalaq* [94]) dont l'homme armé enveloppe sa tête (*yataqannaʿ bih al-mutasalliḥ* [95]). Ibn Šumayl [96] a dit : "Le *miġfar*, c'est la cotte maillée que l'homme place au bas du casque (*al-bayḍa*) et qui s'étend sur le cou ; ainsi, elle le protège." Il a dit : "Le *miġfar* peut être semblable à la *qalansuwa*, si ce n'est que cette dernière est plus large (*awsaʿ*). L'homme la met sur sa tête, et elle atteint la cotte de mailles (*al-dirʿ*) ; puis il endosse son casque par-dessus. Ainsi donc, ce *miġfar* s'étend jusqu'aux épaules. Il peut être fait de brocart (*dībāǧ*) et de soie écrue (*ḫazz*), au bas du casque." »

[Murtaḍā al-Zabīdī ajoute, dans le *Tāǧ al-ʿarūs* :]

« J'ai lu, dans le *Kitāb al-dirʿ wa l-bayḍa* d'Abū ʿUbayda Maʿmar al-Muṯannā al-Taymī : "[…] Et on l'appelle *tasbiġa*. Les anneaux peuvent être apparents comme elle peut avoir été doublée et laisser apparaître du brocart, de la soie écrue ou de la soie à dessins – ayant été bourrée de ce dont on disposait. Elle peut [également] être surmontée d'un cimier (*qawnas*) en argent ou d'une autre matière." »

Coiffe de mailles donc que le *miġfar*, comme le disent clairement ces auteurs ; déjà, aux premiers temps de l'islam, Ṭabarī signale, dans un rare souci de précision, qu'un *miġfar* couvrait l'ensemble du visage, si ce n'est les yeux (*wa l-tasbiġa : al-miġfar, lā turā illā ʿaynāh* [97]). Camail

89. Voir la reconstitution proposée, d'après le *Šāhnamah*, par Rehatsek, « Notes on Some Olds Arms and Instruments of War, Chiefly Among the Arabs », pl. h.-t.

90. *Ḥadīṯ* rapporté par al-Buḫarī (Anas b. Malik) : *al-nabī […] daḫala Makka yawm al-fatḥ wa ʿalā raʾsih al-miġfar*. Cf. http: hadith.al-islam.com, *ḥadīṯ* nº 1715.

91. Ibn Manẓūr *Lisān al-ʿarab*, *s. v.*, *Ġ F R* ; M. al-Zabīdī, *Tāǧ al-ʿarūs*, *s. v. Ġ F R*.

92. En fait « cotte tissée en mailles » (*zarad yunsaǧ min al-durūʿ*, etc.). Le *Lisān al-ʿarab* et le *Tāǧ al-ʿarūs* diffèrent légèrement. Même phrase dans Ibn Sīdah, *al-Muḫaṣṣaṣ*, p. 72 (il l'attribue à Abū ʿUbayda) et dans al-Ǧawharī, *Tāǧ al-luġa wa ṣiḥāḥ al-ʿarabiyya*, p. 377 (il l'attribue à al-Aṣmaʿī). Rappelons que l'auteur du *Kitāb al-ʿayn* écrivait *al-zarad : ḥalaq al-dirʿ wa l-ǧamʿ zurūd*.

93. *Qalansuwa*, pl. *qalānis*, etc., terme qui désigne des couvre-chefs de formes diverses (*libās li l-raʾs muḫtalif al-anwāʿ wa l-aškal : al-Muḥīṭ*, dans *Ǧāmiʿ al-maʿāǧim*, mais plutôt coniques.

94. Sur ce sens de *ḥalaq*, voir Lane, *Lexicon*, sous *Ḥ L Q*.

95. Noter, à nouveau, la légère différence entre les textes d'Ibn Manẓūr et de Murtaḍā al-Zabīdī (*huwa rafraf al-bayḍa aw ḥalaq yataqannaʿ bihā, wa fī baʿḍ al-uṣūl : bih al-mutasalliḥ*).

96. Lexicographe prolifique, mort en 122/740 : Pellat, « Al-Naḍr b. Shumayl », p. 873.

97. On peut néanmoins se demander s'il ne s'agit pas ici d'un masque… : Ṭabarī, *Taʾrīḫ al-umam wa l-mulūk*, II, p. 95 ; voir également p. 96 et Ibn Saʿd, *al-Ṭabaqāt al-kubrā*, III, p. 422.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ou « tablier » également, sorte de rideau typiquement oriental, utilisé, par exemple, par les Byzantins [98], et que des casques d'époque mamlouke permettent de se représenter aisément (fig. 1).

Ce « tablier » était parfois appelé *tasbiġa* (pluriel *tasābiġ*), vocable à vrai dire peu utilisé par les auteurs arabes mais passé à la postérité car, selon un *ḥadīṯ* rapporté par Abū ʿUbayda, deux anneaux de la *tasbiġa* du Prophète lui ayant entaillé la joue pendant la bataille de Uḥud (3/625), son visage s'était mis à ruisseler le sang [99]. De fait, *tasbiġa* (constituée de mailles, selon al-Azharī, m. 370/981, et fixée sur le casque, elle protégeait la nuque et la petite ouverture laissée par la cotte de mailles, au devant) et donc *miġfar* (*al-tasbiġa, taʿnī al-miġfar*, écrit encore Ibn al-Ǧawzī au VIe/XIIe siècle) protégeaient bien le visage, la nuque, le cou et l'ouverture laissée par la cotte de mailles haubert des musulmans, au devant (*ǧayb al-dirʿ* [100]). Au VIe/XIIe siècle, on prenait tout autant garde à ne pas se contenter du seul casque. Un passage il est vrai imprécis du *Kitāb al-iʿtibār* où il est question de *ḫūḍa bilā liṯām*, le dernier terme désignant probablement une coiffe ou un ventail, montre que dans le *Bilād al-Šām*, il n'y avait parfois guère de différence entre les soldats francs et musulmans [101].

Très utiles, ces précisions lexicographiques permettent de moduler la traditionnelle (et trop systématique) opposition entre casques occidentaux et orientaux. S'il est vrai que le « tablier » était plus spécifiquement oriental, il n'était pas inconnu en Occident avant que ne s'impose la coiffe de mailles, comme le montre par exemple le célèbre casque de Coppergate (deuxième moitié du VIIIe siècle [102]). Et en Orient également, coiffes et autres camails indépendants du haubert étaient utilisés [103]. Mais, encore une fois, on n'apprend rien de bien précis sur la constitution et la forme des casques au moyen des seuls textes, si ce n'est exceptionnellement :

98. Dernièrement, Parani, *Reconstructing the Reality of Images*, p. 116 sq.

99. Certains récits parlent d'une pierre reçue au visage. Sur cette bataille et ses interprétations, voir Robinson, « Uḥud », p. 782.

100. Ibn al-Ǧawzī (m. 597/1201), *Muntaẓam*, XVIII, p. 231 et *Ṣifat al-ṣafwa*, I, p. 456. *Tasbiġa* : Al-Azharī (m. 370/981), *Tahḏīb al-luġa*, *s. v.* *Ġ B S* ; Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v.* *S B Ġ* (définition plus précise encore) ; al-Zamaḫšarī, *al-Fāʾiq fī ġarīb al-ḥadīṯ*, IV, p. 91. *Ǧayb al-dirʿ* : Nicolle, « The Reality of Mamluk Warfare : Weapons, Armour and Tactics », nº 100.

101. Dérenbourg, *Autobiographie d'Ousâma*, p. 46 et Miquel, *Des enseignements de la vie*, traduisent « sans visière ». C'est la gorge qui est touchée, et le *liṯām* est, à l'origine, une pièce d'étoffe dans laquelle les Arabes enveloppaient leur visage. Usāma ne date pas l'événement dont il est question, et ne précise pas si le *liṯām* était constitué de mailles, ce qui est probable. Nicolle, « Silāḥ » : « *liṯ̲hām* : *a ventail also covering the throat* ».

102. La bibliographie est pléthorique. Voir par exemple Underwood, *Anglo-Saxon Weapons and Warfare*, p. 102-3 et pl. 20 (en couleur). L'un des casques de Valsgärde (2e moitié du VIe siècle ou VIIe siècle) comporte aussi un tablier (repr. dans Wilson (dir.), *The Northern World*, p. 129).

103. *Contra* : Hoffmeyer, *Military Equipment in the Byzantine Manuscript of Scylitzes in Bibioteca Nacional in Madrid*, p. 83. En Occident, avant le XIIe siècle, la coiffe de mailles était, la plupart du temps, partie prenante du haubert. Mais ce n'était pas toujours le cas ; un tissu de mailles, la *ventaille* (ou le *ventail*), qui protégeait le visage, y était relié par une boucle ou, plus probablement, un lacet, sans doute dès le milieu du XIe siècle. On en a mention dès la *Chanson de Roland* (rédigée vers 1090 ; laisse C, vers 1289-1296). Voir également *Le Couronnement de Louis* (XIIe siècle), vers 414-418, p. 21 ; Raoul de Cambrai, *Chanson de geste*, vers 3638-3644, p. 126.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à propos, par exemple, d'un casque en fer appelé *baṣal* (*stricto sensu* « oignon » ; *Lisān al-ʿarab : wa l-baṣal : bayḍat al-raʾs min ḥadīd*), qui est « délimité au centre » (*muḥaddad al-waṣt*, ce qui signifie peut-être qu'il s'agit d'une simple calotte hémisphérique sans protection des oreilles et de la nuque, à moins qu'il ne faille comprendre qu'il est fait de deux pièces), « semblable à l'oignon » et, selon Ibn Šumayl, « plus grand que le *tark* » (autre type de casque, peut-être *spangenhelm*[104]).

Diversité de constitution

Différents types de casques coexistaient dans ces armées. Les pièces d'un seul tenant et les casques *spangenhelm* voisinaient ; il suffit, pour s'en persuader, de jeter un coup d'œil même succinct aux sources archéologiques et iconographiques. La comparaison entre le casque de la fin du VIe/XIIe siècle appartenant à une collection privée déjà évoqué et les superbes pièces respectivement conservées par N.D. Khalili (VIIe ou VIIIe siècle) et à Damas (XIIe siècle) est, à cet égard, riche d'enseignement. Le premier, calotte hémisphérique bombée, est constitué d'une seule feuille d'acier ; les secondes, dont la parenté saute aux yeux, sont coniques et du type *spangenhelm*[105].

À dire vrai, les représentations de casques coniques portés par des combattants musulmans ne manquent pas, pour l'époque qui précède les croisades comme pour les années 1100-1250. Les superbes enluminures du manuscrit de Skylitzès, fort connues, figurent ainsi alternativement les guerriers musulmans avec des turbans (ce sont alors, le plus souvent, des Arabes bédouins) ou munis de casques coniques, généralement agrémentés de couvre-nuques (pour autant que l'état du manuscrit permette d'en juger), parfois à pointe voire surmontés d'une huppe[106]. Quant à l'*unicum* du *Roman de Varqe e Golšāh*, il fait montre d'une remarquable variété en la matière[107]. Ainsi que le remarquait David Nicolle, « *helmets are the most varied items in the manuscript*[108] » : avec ou sans tablier couvrant la nuque ou le visage dans sa totalité, circulaires, bombés, coniques, à pointe et même à viseur (à moins qu'il ne s'agisse d'un masque de guerre)[109].

104. Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v.*, *T R K*. Sur le *tark*, cf. Nicolle, « Saljūq Arms and Armour in Art and Litterature », p. 248.

105. Coll. Nasser D. Khalili, nº MTW 1415, reproduit dans D. Alexander, *The Arts of War*, p. 26-27 : casque *spangehelm*, VIIe ou VIIIe s., probablement Iran (fer, rivets en bronze et dorure) ; Musée national de Damas, Syrie : figurine en céramique dite « de Raqqa », VIe/XIIe siècle, Djéziré ou Iran (cf. S. ʿAbd al-Ḥaqq, « Le cavalier en céramique glacisée de Raqqa », p. 111-121).

106. Voir par exemple ms. dit de Skilitzes, BN Madrid, fol. 54 v. Cf. S. Cirac, *Skiyllitzes Matritensis*, I, *Reproducciones y Miniaturas*, p. 268. Voir encore, dans le même ouvrage, fol. 38 b et 38 v, p. 69 (texte), 252 (ill.) ; fol. 39, p. 69 (texte), 253 (ill.) ; fol. 40 va et 40 vb, p. 70 (texte), 254-255 (ill.) ; fol. 59 v, p. 85 (texte), 273 (ill.) ; fol. 72 v, p. 94 (texte), 285 (ill.) ; fol. 73 v, p. 95 (texte), 288 (ill.) ; fol. 232 v, p. 213-214 (texte), 415 (ill.) ; fol. 234 a, p. 215 (texte), 417 (ill.).

107. Topkapi Library, Ms. Haz. 841, Istanbul ; repr. dans l'éd. de A.S. Melikian-Chirvani.

108. Nicolle, *Arms and Armours of the Crusading Era, 1050-1350*, I, p. 135.

109. Détails : *Loc. cit.* (commentaire) et II, p. 696-7 (ill. : 334 D, H, P, P, R, U, V, Y, AA, AF, AI, AJ, AM, AN, AP, AT, AU, AV, AW, AZ, BA, BE, BG, BH). Cf. également I, p. 139 et II, p. 699 (349 B, C, D, E, F).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Encore pourrait-on objecter avec quelque justesse que ces illustrations renvoient aux marges orientales du monde musulman (Iran et même Afghanistan), loin de l'espace djéziro-syro-égyptien. C'est nier une réalité : les armées musulmanes de Syrie, de Djéziré et d'Égypte étaient en partie recrutées plus à l'Est, et il n'y a guère de raison de penser que les armées fatimides, bourides, artuqides, zangides et ayyoubides aient été équipées différemment des armées seldjouqides. C'est oublier que d'autres enluminures, djéziréennes celles-là puisqu'émanant de manuscrits d'évangiles syriaques réalisés à Mossoul au début du VII^e^/XIII^e^ siècle, corroborent cette variété de forme et sans doute de constitution [110].

Cimiers et nasals

Qu'aucun des casques figurés dans ces enluminures n'ait de cimier (*qawnas* [111]) non plus qu'un nasal ne signifie évidemment pas que les casques en étaient dépourvus. Sans doute les premiers étaient-ils réservés aux casques d'apparat, au VI^e^/XII^e^ siècle, et portés plutôt en Asie centrale, même si les données manquent pour rien affirmer. Maître ès *saǧʿ*, ʿImād al-dīn al-Iṣfahānī évoque bien quelques *qawānis* dans *al-Fatḥ al-qussī fī l-fatḥ al-qudsī*, mais une lecture attentive du texte arabe montre que la fonction poétique du langage prend alors le pas sur sa fonction informative, comme dans l'extrait suivant [112] :

> « Parmi les Francs, il y des femmes chevaliers qui portent cottes de mailles et casques (*nisāʾ fawāris lahunna durūʿ wa qawānis*). Telles des hommes habillées, elles se distinguent au plus fort de la mêlée. »

Qu'il soit ici question de Francs importe peu : *qawānis* a le sens générique de « casques » ; son utilisation se justifie par la richesse de la rime interne qu'il permet. D'autres occurrences du terme (au pluriel toujours) se trouvent dans des passages où l'arrivée de deux armées est narrée : celle des Francs avant la bataille de Ḥaṭṭīn (583/1187) et celle des troupes de Muʿizz al-dīn Sanǧar Šāh, fils de Ġāzī b. Mawdūd, seigneur de Djéziré, devant Acre assiégée par les croisés (586/1190) [113]. Dans les deux cas, *qawānis* paraît bien, cette fois, désigner des cimiers ; dans les deux cas, son emploi s'explique et par des impératifs stylistiques (le *saǧʿ* toujours), et par l'image majestueuse et impressionnante des armées que ʿImād al-dīn al-Iṣfahānī cherche à donner.

Le nasal, *anf* en arabe (littéralement « nez »), n'est guère plus mentionné que le cimier par les lexicographes et les chroniqueurs arabes. Pourtant, dans le « *Kitāb al-ṣalāṭ* » du *Kitāb al-Umm*, al-Šāfiʿī (m. 204/820) distingue le « casque à nasal » (*al-bayḍa ḏāt anf*) et le casque qui comporte

110. Évangile syriaque, Mossoul, 1216-1220, British Library, Ms. Add. 7170, respectivement f. 143 v (« Pierre et les soldats romains »), 146 v (« Le Christ escorté par des soldats romains ») et 143 v (« la trahison de Judas »). Qu'ils soient de forme conique ou bombée, à pointe ou non, ces casques paraissent tous munis de couvre-nuques faisant partie du casque.

111. Ils réapparaissent à la fin du XII^e^ siècle en Occident (sous influence orientale ? : *Itinerarium*, L. V, chap. 48, p. 367.)

112. *Al-Fatḥ al-qussī fī l-fatḥ al-qudsī*, p. 213. L'extrait n'est pas traduit par H. Massé, *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin*.

113. *Ibid.*, p. 124 et p. 230.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

un long tablier (*sābiġa*) [114]. Et, par-delà le fait que Nuwayrī affuble d'un casque à nasal Goliath, l'homme capable de « faire fuir à lui seul les armées » (*wa kāna yuhazzim al-ǧuyūš waḥduh*) et pourtant battu par David au moyen d'une simple pierre, non sans l'aide divine il est vrai (*fa-saḫḫara Allāh taʿālā lah al-rīḥ ḥattā aṣāba l-ḥaǧar anf al-bayḍa wa ḥālaṭa dimāġah fa-ḫaraǧa min qafāh* [115]), on trouve mention de nasals à l'efficacité plutôt limitée, brisés par un coup d'épée ou tout au moins n'empêchant pas les blessures, les provoquant même parfois (*fa-ǧaraḥa anf al-bayḍa waǧh…*), dans quelques chroniques d'époque abbasside comme dans le *Kitāb al-Aġānī* d'al-Iṣfahānī (m. 356/967) ou le *Maǧmaʿ al-amṯal* d'al-Maydānī (m. 518/1124) [116].

Des casques efficaces ?

Évidemment, de tels exemples amènent forcément à s'interroger sur l'efficacité des casques eux-mêmes, et non des seuls nasals. Certains récits certes historiques mais au ton indéniablement épique tendent à nier ou au moins à relativiser cette efficacité. Peu originale, une anecdote rapportée par Ṭabarī et reprise par Ibn al-Aṯīr met ainsi en scène un violent coup de masse en fer brisant un casque, fracassant une tête et abattant un homme (« Šabīb [117] le chargea et le frappa avec un *ʿamūd* en fer pesant douze *raṭl* syriens ; il lui brisa le casque et la tête, et il tomba raide mort [118] »). Le chroniqueur a ici ressenti le besoin de décrire la masse et d'insister sur son poids exceptionnel, et donc sur la force et la virtuosité de l'homme qui la maniait ; cela montre ce qu'un tel résultat avait de rare, quel que soit le matériau dont la masse était constituée. D'ailleurs, en d'autres occasions, les casques sauvaient la vie d'un combattant. Le récit qu'Ibn al-Qalānisī consacre à l'affrontement entre Bakǧūr, *ġulām* révolté contre son maître, le Ḥamdānide Saʿd al-dawla, et Luʾluʾ al-Ǧarrāḥ, chambellan de Saʿd, est sur ce point sans appel : Bakǧūr ayant frappé Luʾluʾ de son épée, l'atteint à la tête. Commotionné, ce dernier n'est pas gravement touché ; son casque (*ḫūḏa*) l'avait suffisamment protégé [119].

Au siècle suivant, le *Kitāb al-iʿtibār* d'Usāma b. Munqiḏ et les chansons de gestes occidentales sont d'un précieux secours. Il n'est pas rare de rencontrer dans ces dernières des heaumes « pourfendus », parfois « jusqu'au nasal », brisés et réduits à l'état de néant, de même que la coiffe portée au-dessous. Les combattants musulmans et chrétiens sont alors logés à la même enseigne,

114. Al-Šāfiʿī, *Kitāb al-Umm*, p. 166. Autre exemple précoce (Ḫālid al-Barbarī face aux rebelles alides, en 169/786) : Kennedy, *The Armies of the Caliphs*, p. 170 (cite Ṭabarī).

115. Nuwayrī, *Nihāyat al-arab*, XIV, p. 48. Il cite Abū Isḥāq al-Ṭaʿlabī, m. 427/1035 (collecteur fameux d'histoires prophétiques dans le *ʿArāʾis al-maǧālis fī qiṣaṣ al-anbiyāʾ*) puis al-Kisāʾī (p. 48-49). Comparer leurs versions avec la version biblique : Samuel 1, 17. Noter que la traduction de Louis Segond attribue à Goliath un « casque d'airain » (Samuel 1, 17, 5) que d'autres traductions disent simplement « de plomb » (par exemple la Bible de Jérusalem, Cerf ou la traduction anglaise New American Standard Bible).

116. Ṭabarī, *Taʾrīḫ al-umam wa l-mulūk*, II, p. 76 et 597 ; al-Balāḏurī, *Ansāb al-ašraf*, p. 1115 ; al-Iṣfahānī, *Kitāb al-aġānī*, X, 70 ; al-Maydānī, *Maǧmaʿ al-amṯāl*, III, 21, p. 8 (nº 3341).

117. Šabīb b. Yazīd, chef kharidjite mort en 77.

118. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, IV, p. 164. Il s'agit de la mort de Muḥammad b. Mūsā b. Ṭalḥa (année 76 H.).

119. *Ḏayl taʾrīḫ Dimašq*, Amedroz, p. 35 sq. (p. 36, le coup porté sur la tête). Sur tous ces événements, voir Bianquis, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide*, II, index (*s. v.* « Bakǧūr », « Luʾluʾ » et « Saʿd al-dawla »).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

même si les uns se servent plus volontiers de la masse, les autres de l'épée. Des blessures au visage sont également évoquées, comme celle dont souffre Harpin de Bourges dans *La chanson de Jérusalem*[120]. Blessures qui peuvent être mises en parallèle avec celles qu'évoque régulièrement Usāma b. Munqiḏ – Rāfiʿ al-Kilābī, par exemple, « *fāris* célèbre », chargé de protéger l'arrière d'une troupe en marche, vêtu d'un *kazāġand* et d'un « casque sans coiffe », *ḫūḏa bilā liṯām*[121], fut atteint à la gorge par une flèche qui le tua[122]. Quant au père d'Usāma[123] :

> « Un jour, il assista à un combat vêtu d'une armure (*lābis*) et d'un casque islamique à nasal (*ḫūḏa islāmiyya bi-anf*). C'est alors qu'un homme lui jeta sa javeline (*ḥarba*) – à cette époque, les combats les plus importants les opposaient aux Arabes. La lance se ficha dans le nasal du casque, et mon père se replia. Il se mit à saigner du nez, mais sans plus de dommage. Si Allāh – gloire à Lui – avait décidé que la javeline (*mizrāq*) s'écarterait du nasal, elle l'aurait tué. »

À l'époque d'Usāma, les progrès réalisés en matière de métallurgie portaient leurs effets. Même s'ils ne constituaient pas une protection absolue, les combattants ne pouvaient se passer de casques. Par la suite, au Proche-Orient, on n'évolua jamais vers le « grand heaume », du fait de la variété des techniques de combat usitées, du climat ou d'un manque de charbon de bois. Néanmoins, les transformations n'y furent pas si différentes qu'en Occident. Dans le domaine musulman, les nasals sont régulièrement figurés, au contraire des faciaux ; les formes coniques et bombées se côtoyèrent, des dessus plats étant parfois représentés.

LES MASSES D'ARMES

Une arme orientale – *ʿamūd, dabbūs* et *latt*

Les cavaliers musulmans n'accordèrent jamais à la technique de la charge lance couchée le rôle prééminent qu'elle prit progressivement en Occident, à partir de la fin du XIe siècle. Pour autant, il faut cesser de les voir presque exclusivement comme des cavaliers légers dont l'excellence au tir à l'arc suffisait à mettre l'ennemi en déroute. En Orient également, le choc s'avérait décisif ; lors du combat rapproché, les cavaliers lourds employaient l'épée et la masse d'armes, arme de choc également prisée dans les armées byzantines. Régulièrement confrontées aux armées arabes dans la zone frontière syro-djéziréenne, ces dernières l'avaient adoptée. Au Xe siècle, les cavaliers lourds (cataphractaires) étaient équipés de masses en fer, qu'ils portaient dans un fourreau attaché à la selle[124] ; les *Praecepta militaria* évoquent des têtes de masse de forme angulaire, triangulaire, quadrangulaire ou hexagonale[125]. Des fantassins les utilisaient aussi,

120. *La chanson de Jérusalem*, p. 221.
121. Cf. *supra* sur cette expression.
122. *Kitāb al-iʿtibār*, p. 46.
123. *Ibid.*, p. 51.
124. *Sylloge tacticorum*, p. 39.
125. McGeer, *Sowing the Dragon's Teeth* ; Parani, *Reconstructing the Reality of Images*, p. 138.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

comme arme de jet et de choc, ainsi que la hâche. Le manuscrit de Skylitzès déjà mentionné contient de nombreuses représentations de telles armes [126]. Au XIIe siècle, il est fait état, dans un *enkomion* de Manuel Ier Comnène, de la terreur qu'inspiraient aux Hongrois les soldats byzantins brandissant des masses [127].

Selon les auteurs arabes, des sentiments analogues étaient inspirés par le *dabbūs* (pluriel *dabābīs*), le *ʿamūd* (pluriel *ʿumud* ou *ʿamad*) ou tout autre arme approchant, tel que le *latt* (pluriel *lutūt*) ou le *ǧurz* (mot plutôt rare à l'époque qui nous intéresse [128], du persan *gurz*, « l'arme nationale de l'Iran [129] »). Vocables dont il faut remarquer qu'al-Qalqašandī (m. 821/1418) ne les différence plus guère dans le *Ṣubḥ al-aʿšā* (« *al-dabbūs*, qu'on nomme *al-ʿamūd* ; c'est un instrument contondant [130] utilisé pour combattre ceux qui portent un casque, *bayḍa*… ») alors qu'au IXe/XVe siècle, Ibn Šāhīn n'évoque plus que le *dabbūs*, comme si ce terme avait supplanté tous les autres. Mais cela n'avait pas toujours été le cas : encore au VIe/XIIe siècle, al-Ṭarsūsī leur consacrait un chapitre (*ḏikr al-ʿamūd wa l-latt wa l-dabbūs* [131]) dans lequel il veillait, notamment, à distinguer *latt* et *ʿamūd* d'une part (*al-latt wa l-ʿamūd min anfaʿ mā ustuʿmila fī l-ḥarb wa ankāh*), *dabbūs* d'autre part [132].

Par *dabbūs*, on entendait théoriquement une arme au manche en bois ou, mieux, en fer, dont la tête était également en fer, même si d'autres métaux pouvaient être utilisés (comme le plomb), probablement sans impératif de forme – certaines avaient la tête munie de pointes [133]. Al-Ṭarsūsī décrit des *dabābīs* d'exception, dont l'un « anéantit tout ce qu'on frappe avec, rien ne résistant au coup qu'il porte » ; l'autre, « en diamant », provoquait forcément la mort [134]. Plus long et d'un poids bien supérieur (mais variable ; celui de Šabīb dont il a été question pesait 12 *raṭl*-s syriens [135]), le *ʿamūd* était (en principe) fait d'un seul tenant, en fer, manche et tête indissociés [136]. Ibn al-Ṭuwayr (m. 617/1220) fait état de *ṣibyān al-rikāb* fatimides portant, lors d'une parade, des *mustawfiyyāt* (singulier *mustawfī*) qu'il décrit comme de très longs *ʿumud*, d'une

126. Cf. par exemple fol. 85v ; 175v ; 178 ; 202v ; 213. Cf. Hoffmeyer, *Military Equipment in the Byzantine Manuscript of Scylitzes in Bibioteca Nacional in Madrid*, p. 112-114 (les masses sont surtout du type persan).

127. Dennis, « The Byzantines in Battle », p. 168.

128. Lorsqu'il est utilisé, le terme est généralement suivi de *min ḥadīd*. Cf. Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v.*, *Ǧ R Z* : *wa l-ǧurz* : *al-ʿamūd min al-ḥadīd* […] ; Ibn ʿAsākir, *Taʾrīḫ madīnat Dimašq*, Ibn Manẓūr, *Muḫtaṣar taʾrīḫ Dimašq*, p. 1424 (*ǧurz min ḥadīd* ; notice de Sahm b. Ḫanbaš Abū Ḫanbaš). Voir également al-Ǧāḥiẓ (m. 255/869), *al-Bayān wa l-tabyīn*, p. 1148.

129. Cf. Zakeri, *Sāsānid Soldiers in Early Muslim Society*, p. 205 et index. Intéressantes analyses de Crone, « The Significance of Wooden Weapons in Al-Mukhtār's Revolt and the ʿAbbāsid Revolution », p. 174-187.

130. *Stricto sensu* « qui a des arêtes/côtés », *ḏāt aḍlāʿ*.

131. Éd. Sader, p. 158-161 ; l'éd. Cahen (p. 117-118) est ici lacunaire.

132. *Tabṣira*, éd. Sādir, p. 158.

133. Fondamental : al-Sarraf, « Close Combat Weapons in the Early ʿAbbāsid Period : Maces Axes and Swords », p. 149-178 (ill. I à X). Sur les masses, voir p. 152-161. Sur la tête multiforme des *dabābis*, voir p. 160.

134. *Tabṣira*, p. 160-161.

135. Soit environ 4 kg, selon Kennedy, *The Armies of the Caliphs*, p. 174, et 22,2 kg pour al-Sarraf, « Close Combat Weapons in the Early ʿAbbāsid Period : Maces Axes and Swords », p. 154. Ce dernier suppose que le poids moyen d'un *ʿamūd* était, à l'époque abbasside, de 6 à 7 kg.

136. Al-Sarraf, « Close Combat Weapons in the Early ʿAbbāsid Period : Maces Axes and Swords », p. 152 ; Nicolle, « Silāḥ », p. 739, propose néanmoins « *probably with flanged head* ».

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

centaine de centimètres[137]. Selon al-Ṭarsūsī, qui s'attache essentiellement, dans les quelques lignes qu'il lui consacre, à citer quelques vers retrouvés sur le *ʿamūd* de personnages célèbres (un calife, l'un des fils d'al-Iḫšīd, al-Ḥaǧǧāǧ b. Yūsuf), cette arme ne pouvait être qu'en fer[138]. Quant au *latt*, mot sur lequel les dictionnaires arabes s'étendent peu[139] et dont on dit parfois qu'il vient du persan[140], il n'est vraisemblablement pas sans lien avec le verbe *latta* (qui renvoie notamment à l'action de concasser/broyer). Il désignait, à l'origine, un gros bâton, et on peut supposer que c'était une grosse masse d'armes de forme allongée. C'est ce que laisse entendre Ibn al-Ṭuwayr qui différencie, parmi les armes des *ṣibyān al-rikāb*, des *lutūt* « en fer » et des *dabābīs* « recouvertes de *kimiḫt* rouge et noir ». Les premiers avaient la tête allongée (*mustaṭīla*) alors que celle des *dabābīs* était circulaire (*mudawwara*)[141].

Mais il est fort risqué et même hasardeux d'inférer la forme ou le matériau constitutif d'une masse de l'utilisation de tel ou tel terme dans les textes arabes : leurs auteurs (ou leur source) n'avaient pas forcément le souci de la précision ; quand bien même l'avaient-ils, ils ne savaient pas toujours à quel type d'armes ils avaient affaire. La standardisation progressive du vocabulaire a déjà été soulignée, en faveur de *dabbūs* essentiellement. De *ʿamūd*, il est plutôt rarement question à partir du IVe/Xe siècle, peut-être du fait de sa cherté (il était tout entier en fer) et de son poids[142]. Ponctuellement, *dabbūs* et *ʿamūd* paraissent interchangeables, notamment lorsque le *dabbūs* est mentionné en tant qu'arme d'apparat ou de prestige. C'est par exemple le cas lorsqu'Ibn al-ʿAdīm évoque le formidable présent qu'était, en 457/1065, un *dabbūs ḏahab* (« une masse en or ») pesant trois cents *miṭqāl*-s[143]. De même, peut-être parce qu'ils plagient régulièrement des écrits d'époque abbasside, les auteurs de traités militaires se limitent parfois aux *ʿumud*, tel celui du *Kitāb al-ḥiyal fī l-ḥurūb wa fatḥ al-madā'in wa ḥifẓ al-durūb*, attribué par son éditeur à Ibn Manglī, m. 778/1376[144] :

> « [Chapitre sur] les épées et assimilées : les *ʿumud*, les *tabarzīnāt*[145] et les *aǧraza*, ainsi que les *ḫanāǧir* (« poignards, coutelas… ») et assimilés »
>
> […]

137. Ibn al-Ṭuwayr, *Nuzhat al-muqlatayn fī aḫbār al-dawlatayn*, p. 148. Cf. al-Sarraf, « Close Combat Weapons », p. 152-153, qui calcule l'équivalence. Selon lui, les Fatimides ne faisaient pas usage des *mustawfiyyāt* pendant les combats.

138. *Tabṣira*, p. 159 (sur al-Ḥaǧǧāǧ et al-Iḫšīd, voir *EI²*, *s. v.*). Les éd. de Cahen (qui semble avoir mélangé les feuillets du manuscrit) et de Sader ne concordent pas. La comparaison *ʿamūd/dabbūs* de l'éd. Cahen (p. 117) est absente de l'éd. Sader (p. 159).

139. Voir par exemple Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, *s. v. L T T* ; Lane, *Lexicon*, VII, p. 2648-2649.

140. On fait dès lors parfois du *latt* l'équivalent du *gurz* persan. Cf. al-Sarraf, *op. cit.*, p. 159 et nº 56.

141. Ibn al-Ṭuwayr, *Nuzhat al-muqlatayn fī aḫbār al-dawlatayn*, p. 148. Al-Sarraf, *op. cit.*, p. 160, nie cette différence. Il considère que « *the* latt *may be defined as an oversized and heavy* dabbūs. *It represented a purely ʿAbbāsid development and was, perhaps, originally conceived as a medium weight type between the light dabbūs and the heavy* ʿamūd ».

142. Voir les explications d'al-Sarraf, *op. cit.*, p. 157.

143. Ibn al-ʿAdīm, *Zubda*, I, p. 253. Ces événements ont lieu en 457/1065. Voir Bianquis, *Damas et la Syrie*, II, p. 582 et « Mirdās (Banū) », *EI²*, VII, p. 115.

144. Ibn Manglī (attribué à), *Kitāb al-ḥiyal fī l-ḥurūb wa fatḥ al-madā'in wa ḥifẓ al-durūb*, p. 312.

145. Trop souvent simplement traduit « hâche de combat » ou « hâche d'arme », le terme *tabarzīn* renvoie en fait à une « petite hâche de selle légère maniée d'une seule main » : Melikian-Chirvani, « Notes sur la terminologie de la métallurgie et des armes de l'Iran musulman », p. 311 ; *id.*, « The Tabarzīns of Loṭfʿalī », p. 116-133.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Section – ce qu'il convient que tu saches :

« Que les armes sont de deux sortes. Les premières sont celles que le combattant conserve, les secondes celles qu'il abandonne[146]. Parmi ce qu'il convient aux propriétaires des armes de faire, pendant le combat : qu'ils s'appuient sur les armes qui demeurent dans leurs mains, comme les épées, les lances, les *kāfirkūmāt* (*sic*, pour *kāfirkūbān* ou *kāfirkūbāt*[147]) et autres [armes] de ce type[148]. »

L'arme du cavalier turc

Néanmoins, la disparition progressive du vocable *ʿamūd* et de son pluriel est incontestable. Cette disparition fut, *grosso modo*, concomitante du déferlement progressif et multiforme des soldats turcs (serviles ou non) sur l'ensemble du Moyen-Orient. D'ailleurs, le *latt* (en sus du *dabbūs*) apparaît clairement, dans les textes, comme l'arme des cavaliers lourds mamlouks – turcs évidemment, mais pas exclusivement[149]. Déjà, dans le récit qu'il consacre à la mise à mort du révolté Abū Rakwa, en *ǧumādā* II 397/mars 1007, Ibn Ṭaġrībirdī, auteur il est vrai tardif et par-là même à utiliser avec précaution, fait état de soldats turcs et daylamites du calife fatimide al-Ḥākim munis de *lutūt*[150] :

« Et il entra au Caire dans cet appareil, les têtes de ses hommes devant lui, [plantées] sur des morceaux de bois et des roseaux. Al-Ḥākim tint séance dans la *manẓara*, à Bāb al-Ḏahab[151]. Les Turcs et les Daylamites, en armes, les *lutūt* à la main, montant des chevaux caparaçonnés, entouraient Abū Rakwa. C'était un grand jour. Al-Ḥākim ordonna qu'il fût amené à l'extérieur du Caire et qu'on lui tranchât la tête sur une colline, devant la mosquée de Raydān. Lorsqu'il y fut transporté, on le fit

146. *Stricto sensu* : « les premières sont celles qui restent avec le combattant, les secondes celles qui quittent sa main ».

147. L'éditeur, N. ʿAbd al-ʿAzīz, aux références duquel on se reportera (n° 1 p. 316), propose *kāfirkūbān*. Il s'appuie notamment sur al-Aqṣarāʾī, *Nihāyat al-suʾl wa l-umniyya fī taʿallum al-furūsiyya*, I, 358v. En rappelant que *kāfir* peut signifier *dirʿ* (« cotte de mailles ») et que *kūbān* signifie *al-ġaṭā aw al-kaswa*, il en conclut que le sens de *kāfirkūbān* est « la cotte de mailles sous laquelle on met une doublure, *baṭāʾin* ». Pour al-Zamaḫšarī, *Asās al-balāġa*, *s. v. K F R*, « vêtir le *kāfir* des *durūʿ* (cotte de mailles) : c'est le vêtement qui se porte au-dessus », et R. Dozy (*Supplément aux dictionnaires arabes*, II, p. 504) définit *kūbān* comme une « couverture de cheval à l'écurie ». Même si on acceptait la leçon *kāfirkūbān*, on ne peut retenir le sens donné par N. ʿAbd al-ʿAzīz : il s'agirait d'une arme défensive, alors que ne sont énumérées que des armes offensives. D'ailleurs, le *Tāǧ al-ʿarūs* de Murtaḍā al-Zabīdī (mais sous *Ǧ W B*) permet plutôt d'appréhender *kūbān* comme une arme de choc, une sorte de masse, peut-être en bois (*wa ǧūbān [...] : muʿarrab kūbān maʿnāh ḥāfiẓ al-sawlaǧān* ; ce dernier terme est généralement utilisé pour désigner le maillet). C'est ce qu'on peut également inférer d'autres passages d'*al-Ḥiyal fī l-ḥurūb*, où sont cités à nouveau, avec les *ʿumud* et les *aǧriza*, les *kāfirkūrāt* (*sic*, p. 318) ou *kāfirkūmāt* (p. 324). Une chose est sûre : le copiste ne connaissait pas le terme. Enfin, dans le glossaire de l'article de l'*EI*[2] « Silāḥ », D. Nicolle définit *kāfir-kūbat* comme une « *form of mace* ».

148. Ibn Manglī (attribué à), *Kitāb al-ḥiyal fī l-ḥurūb*, p. 316.

149. Cf. Eddé, « Kurdes et Turcs dans l'armée ayyoubide de Syrie du Nord », p. 225-227 ; Lev, *Saladin in Egypt*, p. 157 sq.

150. Ibn Taġrībirdī, *al-Nuǧūm al-ẓāhira fī mulūk Miṣr wa l-Qāhira*, IV, p. 216. **Sur tous ces événements, voir** Bianquis, *Damas et la Syrie*, I, p. 279-285.

151. Plus grande des portes du Grand Palais. Cf. Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, II, p. 246 sq. ; Ibn al-Maʾmūn (m. 588), *Aḫbār Miṣr*, n° 4, p. 20.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

[enfin] descendre et on se rendit compte qu'il était mort. Alors on lui coupa la tête et on l'amena à al-Ḥākim, qui ordonna qu'on exposât son corps en croix. »

Encore les *lutūt* n'apparaissent-ils à nouveau, dans cet extrait, que comme des armes d'apparat. Il ne faut pas pour autant douter de leur emploi précoce au combat par les cavaliers turcs. Ainsi, en 365/976, par les hommes d'Alftakīn, opposés aux troupes maghrébines du gouverneur de Ṣaydā, Ibn al-Šayḫ, auprès duquel son ennemi Ẓālim b. Mawhūb s'était réfugié [152] :

« Les Turcs chargèrent [les Maghrébins] qui dressèrent contre eux leurs lances. Les Turcs les rejoignirent, leur présentant leurs poitrines [cuirassées] et s'approchèrent d'eux en donnant de grands coups de masses d'armes, *lutūt*. Puis ils les firent piétiner par leurs chevaux caparaçonnés. [Les Maghrébins] prirent la fuite pendant que les sabres s'abattaient sur eux [153]. »

Et, alors que quelques années plus tard, les *ġulām*-s de Bakǧūr, montés sur des chevaux caparaçonnés, étaient équipés de *kazāġand*-s, de casques (*ḫūwaḏ*), d'épées (*suyūf*) et de masses (*lutūt*) [154], les chroniqueurs arabes dépeignent Šīrkūh se retirant de Bilbays, en 559/1164, à la suite de ses hommes, « avec, à la main, un *latt* en fer. Il protégeait leurs arrières, sous le regard des musulmans (soit les Égyptiens) et des Francs [155] ». Un siècle plus tard, Ibn al-Aṯīr décrit à nouveau une charge de cavaliers turcs - des *Ġūriyya* cette fois, faisant des *lutūt* une arme redoutable [156] :

« L'émir Ḥarūš chargea le centre des Ḫaṭṭā. C'était un grand *šayḫ* ; il fut blessé, et il en mourut. Puis Maḥmūd b. Ǧarbak et Ibn Ḫarmīl chargèrent à la tête de leurs hommes. Ils s'apostrophaient, [se promettant] de ne pas tirer à l'arc et de ne pas donner de coup de lance (*rumḥ*). Ils se saisirent des *lutūt* [157], chargèrent les Ḫaṭṭā et les mirent en fuite. Ils les rejoignirent sur le Ǧayḥūn. Tous ceux qui firent face furent tués, ceux qui se jetèrent à l'eau noyés. »

En fait, il semble bien qu'une évolution décisive des techniques de combat du cavalier lourd avait eu lieu au tournant des IVe-Xe/Ve-XIe siècles, alors que les combattants turcs s'imposaient sur la scène moyen-orientale. La masse d'arme – *dabbūs* ou *latt*, plutôt que le *ʿamūd*, trop lourd pour être suffisamment maniable à cheval – était devenue l'un des instruments qui en avaient fait, d'archer qu'il était, un escrimeur d'élite. Thierry Bianquis décrit cette évolution [158] :

« Le cavalier turc qui avait commencé à combattre de loin comme archer monté, prenait en main de nouvelles armes pour le combat rapproché. Le fléau d'armes lui servait à décortiquer la cuirasse de ses ennemis. Il les taillait en pièces ensuite de son sabre. […]

152. Événements contés et analysés par Bianquis, *Damas et la Syrie*, I, p. 104-105.
153. Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl taʾrīḫ Dimašq*, p. 29 ; trad. Bianquis, à paraître.
154. *Ibid.*, p. 62 (année 381). Cf. Bianquis, *Damas et la Syrie*, I, p. 183.
155. Ibn al-Aṯīr, *al-Kāmil fī l-taʾrīḫ*, IX, p. 467, année 559.
156. *Ibid.*, X, p. 253 (année 594).
157. Le texte édité comporte *lunūt*.
158. Bianquis, *Damas et la Syrie*, II, p. 597.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

> « Faire d'un seul combattant, un archer et un escrimeur, permettait de disposer d'armées plus réduites, plus mobiles et plus économiques et de maintenir une meilleure efficacité et une meilleure coordination pendant le combat. On comprend aisément comment des formations réduites de professionnels, rompues à l'usage de toutes les armes, pouvaient venir à bout d'armées nombreuses, aux corps différenciés, mais dépourvus d'unité d'action. Moins coûteuses et plus actives, ces formations allaient éliminer les armées traditionnelles, surtout en un siècle où la crise de numéraire se faisait pressante. »

Ce n'est que lentement, à partir de Nūr al-dīn et surtout de Saladin, du fait de l'unification de la Djéziré, de la Syrie et de l'Égypte, que les armées se firent à nouveau plus nombreuses. Toutefois, les évolutions décisives, en matière d'armement et de techniques de combat, ne furent aucunement remises en cause, même si le souci d'améliorer l'efficacité du cavalier conduisit, à partir de Sayf al-dīn Ġāzī b. Zangī selon la tradition, à ce que la masse (*dabbūs*) fût portée attachée à la selle, sous le genou droit, en toute circonstance et non plus seulement pendant les expéditions [159]. Sous les Ayyoubides et surtout sous les Mamlouks, l'art du combat à la masse fit l'objet d'une attention toute particulière de la part des maîtres ès *furūsiyya* [160].

Les sources latines : une arme musulmane, diabolique, redoutable et redoutée

Dès lors, on constatera sans surprise que les sources latines font bien souvent de la masse une arme musulmane, honnie et redoutée, aisément assimilée au démon – il en est ainsi, par exemple, sur le tympan de l'abbatiale de Conques (1107-1125), où un démon, qui enfourne les damnés dans la gueule de l'enfer, en brandit une. Cette arme païenne fut longtemps connotée négativement, en Occident [161] – n'était-elle pas l'arme de Caïn, dans la tradition chrétienne ?

Alors même que Jérusalem est prise, en 1099, le « peuple du diable », ces « païens criards », hurleurs et gémisseurs en font usage, comme d'ailleurs les « Géants difformes » qui portent des « massues ou de lourdes et grosses lances » et s'entretuent à l'envi après avoir été littéralement enchantés par la Vraie Croix [162]. Dans la *Chanson de Jérusalem*, l'apparition des « infidèles » frise l'horreur. Il faut dire que certains sont « plus noirs que poivre ; d'autres ont des cornes »

159. Ibn al-Aṯīr, *al-Ta'rīḫ al-bāhir fī l-dawla al-atābakiyya*, p. 93 ; al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿšā*, IV, p. 4.

160. *Kitāb fī laʿb al-dabbūs wa l-ṣirāʿ ʿalā l-ḫayl*, Paris, BN, Ms. Ar. 6604, fol. 12 v°-17 r°. **Plus largement : al-**Sarraf, « Mamlūk Furūsiyah Literature », p. 176-177 ; *id.*, « Close Combat Weapons in the Early ʿAbbāsid Period : Maces, Axes and Swords », p. 161.

161. L'ensemble des armes de choc était réservé aux « mauvais » dans les enluminures : Raynaud, *La violence au Moyen Âge - XIIIe-XVe siècles – d'après les livres d'histoire en français*, p. 120 ; Nicolle, « The Monreale Capitals and the Military Equipment of Later Norman Sicily », p. 102.

162. *La chanson de Jérusalem*, éd. Thorp, p. 234-235. Pendant la bataille de Ramla. Le « *vesque* » (« évêque ») *de Mautran* se précipite au galop en tenant devant lui, bien droite, la Vraie Croix, qu'il avait fixée à l'encolure de son cheval. Les Géants la regardent, et en sont à ce point fascinés qu'ils se tuent entre eux et se fracassent le crâne avec leurs lourdes massues. Noter qu'à Monreale (Sicilie normande), des combattants négroïdes tiennent une masse et qu'un centaure en porte une, sur un oliphant en ivoire de Salerne datant du XIe siècle (Nicolle, *op.cit.*, fig. 19 ; l'oliphant est conservé au Museum of Fine Art, Boston).

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et, surtout, « tous portent des massues de plomb [163] ». Le poète captivait ici son auditoire ; l'apparition de ces monstrueux combattants noirs constituait une métaphore de l'enfer. Albert d'Aix les nomme quant à lui « Azoparts », engeance « à la peau noire, de la terre d'Éthiopie » qui combat tantôt en première ligne, l'arc à la main, tantôt munis de « verges garnies de fer » (probablement des masses) au moyen desquelles ils déchiquètent cuirasses et casques, frappent les têtes des chevaux et sèment la panique parmi les croisés [164]. D'autres encore sont [165]

> « placés au milieu de milliers de Gentils, munis de bâtons (*fustis*) semblables à des marteaux en fer et en plomb. Ils attaquèrent le roi et les siens, frappant avec vigueur non seulement les *milites*, mais encore les chevaux, à la tête ou sur les autres membres ».

Image saisissante que l'apparition de ces soldats noirs, stéréotypée mais reflétant une réalité : les Fatimides n'hésitèrent jamais à faire appel à l'important vivier servile ou libre des confins égyptiens. Image dont on retrouve le pendant, près d'un siècle plus tard, sous la plume de Richard de la Sainte-Trinité décrivant avec effroi, parmi les opposants des troupes de la troisième croisade [166],

> « une race diabolique, violente et acharnée, déformée de nature et, contrairement aux autres êtres humains, noire de peau, de taille démesurée et de sauvage cruauté, portant sur la tête, au lieu de casques (*galeae*), des *tegumen*-s rouges, et brandissant des masses hérissées de dents de fer (*ferreis hirsutas dentibus clavas gestantes in manibus*) aux coups fracassants desquels ni casque en fer (*cassis*) ni cotte de mailles (*lorica*) ne résistaient ».

« Plombées » ou même « d'acier », « lourdes [167] », ces masses sont souvent « hérissées de dents pointues » dans l'*Itinerarium* (« *Turci fere sunt inermes, arcum tantum gerentes, et clavam praeacutis dentibus hirsutam* […] ») [168] et alors peut-être du type de la tête de masse retrouvée à Vadum Jacob [169]. Dans tous les cas, la masse est vue comme une arme terriblement efficace, brisant heaumes et cuirasses, faisant voler des lambeaux de chair et semant la mort [170].

163. Cf. *La chanson de Jérusalem*, trad. Subrenat, p. 210, 216, 226, 242, 244, 263 (une bédouine en fait usage) et *passim*. Cf. éd. Thorp, index p. 716. Voir aussi *Chanson d'Antioche*, Chant VIII, 18, p. 328 et *passim*.

164. A. d'Aix, *Historia*, éd. *RHC, Occ.*, IV, l. VI, 41, p. 490, var. 22 (« Azoparth ») ; l. VI, 46, p. 494. Voir également *ibid.*, l. XII, 18, p. 700 (assassinat de *Malducus – i. e. Mawdūd*, par « quatre *milites* de la race des Azoparts ») ; Tudebode, éd. *RHC, Occ.*, III, p. 116 ; Hamblin, *The Fatimid Army during the Early Crusades*, p. 150 et nº 42.

165. A. d'Aix, *Historia*, l. IX, 4, p. 592.

166. *Itinerarium*, l. I, 35, p. 83.

167. Qualificatifs très courants dans les chansons de geste. Voir aussi *Itinerarium*, l. IV, 19, p. 272.

168. *Itinerarium*, L. IV, 8, p. 247 (comparer avec Ambroise, moins précis : *Estoire de la guerre sainte*, II, p. 110) ; L. III, 9, p. 222 ; L. IV, 19, p. 271, L. V, 52 (« […] *Manesserius, quem jam prostratum crudeliter flagellabant clavis ferries et dentatis, et super ipsum stantes adeo laniabant et vulnerando contriverant, et immisericorditer vexaverunt, ut et ejus unam tibiarum usque ad medullam detruncarent* »). Dans chacun des passages, l'auteur insiste sur les « dents » de la tête de masse.

169. Voir Boas, *Crusader Archaeology. The Material Culture of the Latin East*, p. 175.

170. L'extrait ci-dessus (L. V, 52) est suffisamment suggestif. Près d'un siècle plus tôt, lors du siège d'Antioche, malmené par les « grandes masses de plomb », Renaud Porquet ne dut sa survie qu'à l'intervention de Yāġī Siyān, selon le poète (*Chanson d'Antioche*, I, Chant IV, 48, p. 275).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'est une arme de corps à corps, de cris et de larmes, de terreur et de douleur – ainsi à Arsūf, en 1191, lorsque « plus de vingt mille Turcs effectuèrent soudainement une charge massive, brandissant masses et épées [171] ». Arme de forfait, également, systématiquement figurée dans les émeutes, dans les manuscrits français des XIII^e et XIV^e siècles analysés par Christiane Raynaud, en sus du fait qu'elle y était encore plutôt réservée aux Sarrasins [172]. Comment s'étonner, dès lors, que selon la version rapportée par Guillaume de Tyr et son continuateur, Saladin aurait assassiné le calife fatimide al-ʿĀḍid, son protecteur, d'un violent coup de masse [173] ?

La masse d'armes dans les armées latines

Sans plus de surprise, dans *La chanson de Jérusalem*, c'est aux croisés les plus misérables, lie de la terre versée dans l'horreur la plus putride que, généralement, le poète attribue des masses : les compagnons du roi Tafur, entre tous reconnaissables du fait de leurs [174]

> « cheveux longs et hirsutes, les museaux brûlés comme la braise, les jambes, les pieds, les talons écorchés. Chacun est armé d'une massue, ou d'un bâton, d'une masse de plomb, d'un marteau, d'un pic, d'un gourdin, d'une faux acérée ou d'une grande hâche ».

Des va-nu-pieds sans haubert ni heaume, tout autant hagards qu'hirsutes, frappant à tour de bras, se servant, sans distinction, « de pierres, de massues, de couteaux tranchants et de haches [175] ».

De fait, à en croire les chansons de geste, dans les armées de la première croisade, la masse était une arme de fantassin [176], et plutôt de fantassin déclassé, épisodique et méprisé, et en cela proche des musulmans. Cependant, chevaliers et sergents n'hésitaient pas à l'utiliser lorsque, ayant laissé leur monture derrière eux, ils montaient à l'assaut d'une place forte. Ils savaient alors, par exemple en 1098 à Antioche, ainsi que le rappelle la *Chanson d'Antioche*, que de furieux corps à corps allaient s'ensuivre [177] :

> « Le lendemain, à l'aube, quand il fit clair,
> « Sergents et chevaliers s'armèrent ;
> « Ils prirent masses de fer et gros dards d'acier,
> « Et sortirent du camp, en rangs serrés.
> « On entendait plus de quatre cents cors sonner. »

171. *Itinerarium*, L. IV, 19, p. 267. Noter également, au début du passage, la dénonciation de la barbarie des Turcs.

172. Ainsi que la hâche. **Cf. Raynaud,** *La violence au Moyen Âge – XIII^e-XV^e siècles – d'après les livres d'histoire en français*, p. 114.

173. *Historia* et *Eracles*, *RHC, Occ.*, I, L. XX, 11, p. 958-959. L'*Eracles* élimine la référence à l'exécution de la progéniture du calife. Dans la *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, p. 40, Saladin assassine « *la Mulainne* » (ou « *le Mulane* », soit le vizir égyptien Šāwar) au moyen d'un couteau.

174. *Chanson de Jérusalem*, Chant II, 32, p. 211. Voir également Chant VI, 9, p. 281 ; Chant VII, 24, p. 309.

175. *Chanson d'Antioche*, Chant VIII, 46, p. 160.

176. Cf. de Vries, *Medieval Military Technology*, p. 26.

177. *Chanson d'Antioche*, Chant IV, 21, p. 70. Cf. également *La chanson de Jérusalem*, Chant III, 4, p. 217 ; Chant V, 6, p. 260.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Loin de faire partie de l'équipement de base du *miles* (le seul à avoir droit à quelques développements dans les textes), la masse n'était donc pas complètement ignorée dans les armées d'Occident, au début des croisades. C'est d'ailleurs bien une masse que brandissait déjà Odon, évêque de Bayeux, sur la tapisserie du même nom (après 1066) ; une masse probablement censée ne pas faire couler de sang, ainsi qu'il était prescrit aux ecclésiastiques. Au XII^e^ siècle, on en trouve illustration ici ou là, sous des formes variées (ne renvoyant pas au démon) – par exemple sur un chapiteau extérieur de la cathédrale d'Autun (vers 1130) ou sur une lettrine d'une Bible latine de l'abbaye du Parc Notre-Dame datant de 1148 et figurant David et Goliath [178]. Mais il faut attendre le XIII^e^ siècle pour que la masse soit véritablement adoptée et plus couramment utilisée, sur les champs de bataille, par les fantassins comme par les cavaliers [179]. À Bouvines, des archers anglais en étaient équipés en prévision du corps à corps. Des coups portés par des masses pendant les tournois sont même évoqués, comme à celui de Pleurs, près d'Épernay. Les adversaires de Guillaume le Maréchal donnèrent tant de coups d'épée et de masse (*maint cop d'espée e de mace*) que *tot i enbarrent le hialme e li fendent très qu'en la teste*. Déformé, son heaume ne put être ôté ; il fallut attendre que le forgeron le redressât [180]. Au siècle suivant, alors que l'infanterie flamande s'illustrait avec la *godendag*, la masse allait devenir l'une des armes favorites, avec la longue lance, l'épée et la dague, des lanciers des compagnies italiennes (*condottieri*) [181].

Naturellement, comme dans le domaine musulman, les formes les plus diverses étaient utilisées. Cependant, la tête de masse dite ailée paraît avoir eu un succès grandissant à partir du milieu du XIII^e^ siècle. Même si une influence espagnole ne peut être écartée et s'il faut garder à l'esprit qu'en Europe centrale et orientale, des masses étaient utilisées, sous l'influence des peuples steppiques [182], il est vraisemblable que ce modèle passa d'Orient en Occident à la suite des croisades [183]. L'adoption par les Templiers d'une *mace turquese* corrobore au moins indirectement une telle transmission, même s'il est douteux que les Templiers d'Occident en aient été forcément équipés [184], et s'il est impossible d'affirmer que l'exemple des Templiers avait été suivi par les chevaliers séculiers. Dans tous les cas, l'article des *retraits* de la règle du Temple dans lequel est fort commodément énuméré l'équipement des « frères chevaliers » ne laisse pas planer l'ombre d'un doute [185] :

178. Autun (personnage à la masse ailée chevauchant un oiseau) : http://architecture.relig.free.fr/autun.htm. Lettrine : Gaier, « Pauvreté et armement individuel en Europe occidentale au Moyen Âge », p. 152.

179. Fino, « L'art militaire en France au XIII^e^ siècle », p. 25 ; Prestwich, *Armies and Warfare in the Middle Ages. The English Experience*, p. 26 ; France, *Western Warfare in the Age of the Crusades, 1000-1300*, p. 23.

180. *L'Histoire de Guillaume le Maréchal*, I, vers 2966-2969 et 3104-3108, p. 108 et 113. Exemple cité par Sigal, « Les coups et blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XII^e^ et XIII^e^ siècles », p. 180 et n° 63.

181. Lot, *L'art militaire et les armées au Moyen Âge en Europe et au Proche-Orient*, I, p. 420 ; Verbruggen, « De Godendag », p. 65-70 ; de Vries, *Infantry Warfare in the Early Fourteenth Century*, p. 12.

182. Au moins à l'époque qui nous concerne. Auparavant, cela ne semble pas avoir été le cas : I. Lebedynsky, *Armes et guerriers barbares au temps des grandes invasions*, p. 190 sq.

183. Nicolle, *Medieval Warfare Source Book*, I, p. 191.

184. Gaier, « L'armure des chevaliers templiers et hospitaliers dans la région de Liège », p. 185.

185. *Règle du Temple*, art. 138, p. 110-111.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

> « Chacun des frères chevaliers du couvent doit avoir trois bêtes et un écuyer […], l'haubert, les chausses de fer, le heaume ou le chapeau de fer, l'épée, le bouclier, la lance, la masse turque, le jupeau d'armes, les espalières, les souliers d'armes (*soliers d'armer*[186]), trois couteaux : l'un d'armes, l'autre pour couper le pain et un canif. Et ils peuvent avoir des couvertures de chevaux, deux chemises, deux *braies*[187] et deux paires de chausses ; et une petite ceinture qu'ils doivent ceindre sur la chemise. C'est ainsi que tous les frères du Temple doivent être couchés, sauf lorsqu'ils sont malades, à l'hôpital – ils doivent alors le faire avec la permission. Ils doivent avoir une tunique à girons devant et derrière[188], une pelisse couverte et deux manteaux blancs, *l'un a penne et l'autre sans penne*[189] ; celui à penne doit être restitué en été – le Drapier peut bien le laisser du fait de son incommodité[190]. »

Les armes des « frères » sont à nouveau énumérées dans un article plus tardif (XIIIe siècle) de la même *Règle*. Au même titre que le *chapiau de fer*, l'*hauberc*, les *chauces de fer*, l'*arbalestre*, l'*espée*, le *cotiau d'armes*, le *jupel d'armer*, les *espalieres* et la *lance*, la *mace* y est désormais distinguée des *armes turqueses*[191].

LES ARMURES

Le témoignage de l'iconographie

En Occident, les représentations des armures sont nombreuses. Pour ce qui est du XIIe siècle, on peut s'appuyer sur les vitraux de Saint-Denis[192]. Probablement réalisés avant 1151, ils représentent des scènes de la première croisade (ci-dessous, fig. 2, 3 et 4). Détruits mais conservés par Montfaucon dans le premier volume des *Monuments de la monarchie française* (1729), ils sont intéressants à plus d'un titre (relever, par exemple, la position verticale de la lance du premier cavalier franc, sur la gauche de la figure 4, qui indique qu'il était en phase de préparation de la charge lance couchée). L'artiste avait une idée relativement précise de ce qui différenciait Francs et musulmans. Les boucliers des croisés (situés à gauche dans chacun des médaillons) sont courbés en demi-cylindre et semblent plus grands que ceux des musulmans (surtout celui de la fig. 2), fort justement circulaires. Les calottes hémisphériques des seconds s'opposent aux

186. Ancêtre du terme *soleret*, apparu au XIIIe siècle et désignant « la pièce de l'armure couvrant le pied, faite de lames d'acier articulées » : Greimas *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle*, p. 562.

187. Culotte ample, tenue par des lanières.

188. Sans doute faut-il comprendre que la tunique était, au bas, à l'arrière comme à l'avant, coupée en pointe, formant ainsi des triangles.

189. *Penne* : mot polysémique ; ici, dans la mesure où *esté*, qui suit, signifie « été », il désigne sans doute la « fourrure ».

190. *Mesaise* soit, *stricto sensu*, « embarras, chagrin », voire « maladie, misère » ; *mesaisié* renvoie au fait d'être « incommode, désagréable ».

191. *La Règle du Temple*, art. 557, p. 291.

192. Sur ces vitraux, voir surtout Grodecki, *Les Vitraux de Saint-Denis*, p. 115-121 ; Brown et Cothren, « The Twelfth Century Crusading Window of the Abbey of Saint-Denis : *Praeteritorum Enim Recordatio Futurorum est Exhibitio* », p. 1-40.

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

casques de forme conique des premiers, faits d'un seul tenant ou composés de différentes pièces assemblées (la fig. 4 est particulièrement intéressante, sur ce point). Et l'enlumineur a mis un point d'honneur à particulariser les armures musulmanes à deux reprises : dans le médaillon 3, le cavalier qui occupe la majeure partie de l'espace central porte une cuirasse à lamelles. Sur le point de se faire rattraper, il a notamment pour fonction d'indiquer que les hommes poursuivis sont des musulmans. Dans le médaillon 4, un homme, à terre, dont on aperçoit une partie du corps, est vêtu d'une armure lamellaire (ou écaillée). Assurément, l'enlumineur voulait montrer que les cavaliers musulmans étaient turcs, soit orientaux et d'origine steppique. Si on peut imaginer qu'il s'appuyait sur des récits écrits ou oraux de la première croisade, il pouvait également puiser dans ce qu'on savait, en Occident, des cavaliers nomades qui avaient déferlé sur l'Europe, quelques siècles auparavant, et qui portaient, déjà, des armures de ce type.

Les cuirasses lamellaires ou à écailles étaient-elles suffisamment répandues, en Orient, au XII^e siècle, pour qu'un enlumineur français les utilisât comme un signe distinctif [193] ? Les témoignages iconographiques, il est vrai quelque peu tardifs (ils datent pour la plupart du XIII^e siècle voire des siècles suivants) témoignent d'une part de la grande variété d'armures utilisées par les combattants musulmans, d'autre part d'une utilisation sinon récurrente, du moins régulière de l'armure lamellaire. Les illustrations de l'*unicum* de *Varqe e Golšāh* sont sans appel ; celles des manuscrits syriaques du début du VII^e/XIII^e siècle déjà évoqués ne le sont pas moins [194].

Au XIII^e siècle, les sources iconographiques occidentales ne différencient pas systématiquement les armures musulmanes des armures franques. Ainsi, sur une enluminure d'un manuscrit français de l'*Histoire d'Outremer* (1240-60) qui dépeint la fuite de Nūr al-dīn après la bataille de La Bocquée (558/1163), Nūr al-dīn est protégé par la même cotte de mailles haubert que ses poursuivants [195]. De même, la cotte portée par Saladin et ses hommes sur une autre enluminure du même manuscrit intitulée « Saladin ravage la Terre sainte » ne le distingue en rien de cavaliers francs [196].

Les artistes n'en opéraient pas moins une distinction entre les combattants ; un détail ou un autre suffisait. La présence d'un arc, par exemple, désignait les Turcs. Bien souvent, les casques avaient également cette fonction de caractérisation. Nūr al-dīn porte ainsi un casque de forme circulaire sur l'enluminure le figurant ; les Francs ont quant à eux un heaume cylindrique à dessus plat.

193. Nicolle, « Silāḥ », p. 737, distingue quatre types d'armures en terre d'islam (*mail ; lamellar ; so-called soft-armour of felt ; mail-and-plate armour*), un cinquième (*partial hoops of hardened or apparently reconstituted leather*) ayant peut-être été récemment mis au jour.

194. Voir les trois gardes vêtus d'armures maillées et à lamelles de l'Évangile syriaque, Mossoul, 1216-20, British Library, Ms. Add. 7170 f. 146 v. Cf. Gorelik, « Oriental Armour of the Near and Middle East from the 8th to the 15th Centuries as Shown in Works of Art », p. 33.

195. G. de Tyr, *Histoire d'Outremer et continuation jusqu'en 1232*, France *circa* 1240-1260, British Library, www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts, fol. 132v. Seule différence : la cotte de Nūr al-dīn s'arrête à mi-genoux (de manière à ce que le pied déchaussé du fuyard évoqué dans le texte soit visible) et est à manches courtes. Comparer G. de Tyr, *Historia* et *Eracles*, I, L. XIX, 8, p. 894-5 et Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, IX, p. 463-3.

196. G. de Tyr, *op. cit.*, fol. 161.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Au contraire des enlumineurs occidentaux, qui peignaient les combattants de manière plutôt uniforme, avec une cotte de mailles, les artistes orientaux figuraient les combattants avec divers types d'armures. En Orient, les influences étaient multiples, égyptiennes, byzantines, iraniennes et même extrême-orientales, les Turcomans, nomades, constituant un important vecteur de diffusion d'armes et de techniques. Un fragment égyptien très connu, conservé au musée d'Art islamique du Caire (inv. 13703), qui représente deux soldats (peut-être d'apparat), l'un turc et l'autre berbère ou arabe (il porte un turban), laisse supposer qu'il n'en allait pas différemment en Égypte. S'il ne fait aucun doute que le soldat arabe porte une cotte de mailles sous sa tunique, il est très difficile de déceler ce que cache celle du soldat turc. Certes, on peut affirmer qu'il ne s'agit aucunement d'un haubert maillé ; néanmoins, les formes en « U » qui sont perceptibles permettent simplement de supposer qu'une cuirasse à écaille le protégeait.

L'apport des textes

Les armées musulmanes

Les chroniqueurs arabes se contentent souvent d'écrire que les combattants étaient munis d'une armure (*lābis*, « habillé »), un peu comme les chroniqueurs latins d'ailleurs, qui n'évoquent que des *armati* (« hommes en armures ») ou, plus précis, des *loricatori* (« hommes portant une cotte de mailles »). Les émirs pouvaient être « habillés de fer », *libās al-ḥadīd*, ce qui signifie qu'ils portaient une cotte de mailles. C'était le cas d'Āq Sunqur al-Bursuqī lorsqu'il fut assassiné par les Ismaéliens au début du VIe/XIIe siècle [197]. Sa cuirasse n'empêcha pas son trépas ; mais elle le retarda : les premiers coups portés par ses assassins ne parvenant pas à la transpercer, ils le frappèrent à la gorge.

Des « cottes de mailles » sans doute très épaisses, en tout cas d'excellente qualité, dites *zardiyya*, sont attribuées aux Francs. Lorsque, en 505/1111, les Tyriens s'emparent d'une tour franque, selon Ibn al-Qalānisī, ils en trouvent en nombre, dont ils s'emparent avec délectation [198]. Dans l'obituaire qu'il lui consacre, Ibn al-Ǧawzī prétend que Nūr al-dīn (m. 569/1174) avait notamment obtenu cinq cents *zardiyya*-s contre la libération du comte de Tripoli [199].

Ce terme n'était pas réservé aux armures franques. Usāma b. Munqiḏ l'emploie à diverses reprises à propos de musulmans. Il se décrit lui-même en train de revêtir une *zardiyya*, lorsque Ṣalāḥ al-dīn al-Yāsiyānī (*sic*, pour Yāġīsiyānī [200]), qu'il servait alors, lui ordonna d'aller repousser les fantassins damascains qui les assaillaient. Avant de partir, dit-il [201] :

197. Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl ta'rīḫ Dimašq*, éd. Zakkār, p. 341-342.

198. *Ibid.*, p. 288 et Abū Šāma, *Kitāb al-rawḍatayn*, éd. al-Zaybaq, I, p. 344.

199. Ibn al-Ǧawzī, *Muntaẓam*, X, p. 249.

200. *Ḥāǧib* de Zangī, après avoir servi al-Bursuqī, Ṣalāḥ al-dīn al-Yāġīsiyānī était un homme puissant, craint et redouté sur lequel Usāma s'étend avec une certaine délectation : *Kitāb al-iʿtibār*, p. 48-49, 98-99, 150-151, 156-158 et index. Cf. également Ibn al-Aṯīr, *Bāhir*, p. 83 ; Ibn al-ʿAdīm, *Buġyat al-ṭalab fī ta'rīḫ Ḥalab*, VII, p. 3846, 3849.

201. Usāma b. Munqiḏ, *Kitāb al-iʿtibār*, p. 98.

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« [J'otai] la cotte de mailles, *zardiyya*, que portait un *ġulām* mien, l'endossai et sortis afin de repousser l'ennemi (ici simplement *al-nās*), fût-ce à coup de masse, *dabbūs*. »

Il raconte également l'histoire de son cousin Ḫiṭām, qui reçut des coups de lance de Francs lors d'un combat. Il fut sauvé par la qualité de sa *zardiyya*, sur laquelle « les lances n'eurent aucun effet », *mā taʿmal al-rimāḥ fīh*. Toutefois, il s'agit ici d'un combat rapproché et non d'une charge lance couchée ; le choc était moindre [202].

Le *Ḏayl taʾrīḫ Dimašq* d'Ibn al-Qalānisī livre une riche description de l'arsenal damascain de Nūr al-dīn, où se trouvaient, outre des boucliers circulaires (*turs*) et des boucliers francs en demi-cylindre (*ṭawāriq al-ifranǧiyya*), des *ǧawāšin* et des *durūʿ* [203]. Cette dernière distinction recoupe celle que les sources iconographiques opèrent entre les hauberts maillés, *durūʿ* (singulier *dirʿ*) et les cuirasses lamellées *ǧawāšin* (singulier *ǧawšan*), dont al-Ṭarsūsī précise qu'elles sont persanes et fabriquées « avec des petites plaques en fer, soit avec de la peau, soit avec des éclats de corne [204] et des boyaux. On les perce [205] et on les relie les unes aux autres [206] ». Beaucoup plus précis, le *Ḥiyal fī l-ḥurūb* propose plusieurs recettes de fabrication des *ǧawāšin*, l'une à base d'ivoire, de limaille d'acier, de cuivre incandescent et de corne de bouc ; une autre mêle notamment cuivre incandescent, *sundābaǧ* (pierre à aiguiser), graines de moutarde et éclats de cristal ; enfin, une troisième permet d'élaborer un *ǧawšan* « en peau [207] ». Et, dans la *Ḫizānat al-silāḥ* anonyme éditée par Nabīl ʿAbd al-ʿAzīz, trois types de *ǧawāšin* sont évoqués, tous constitués de « petites plaques », en fer, en corne ou en peau [208].

Quant au *dirʿ*, il était porté sous une chemise par les émirs, comme le montre, par exemple, un extrait du *Kāmil* contant l'assassinat de l'émir Ayāz (498/1104-1105) [209]. Il est également fait mention du *kazāġand*, peut-être, au Ve/XIe siècle, « tunique épaisse faite de plusieurs étoffes rembourrées de bourres de coton [210] ». Au siècle suivant (ou originellement), le *kazāġand* contenait, incontestablement, de la cotte de mailles. Usāma b. Munqiḏ paraît, à première vue, le définir comme une protection plutôt lourde, lorsqu'il soutient que le sien propre « renferme deux cottes de mailles, *zardiyya*, l'une sur l'autre [211] ». Mais il faut tenir compte du contexte dans lequel Usāma donne cette définition : il plastronne quelque peu. En effet, il rassurait

202. *Ibid.*, p. 59. Il en va de même du coup porté par Usāma à un Franc qui, bien que désarçonné, n'eut aucun dommage (p. 61).

203. Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl taʾrīḫ Dimašq*, p. 517-518.

204. Les éd. Sader et Cahen diffèrent : *min alwāḥ ṣiġār min al-ḥadīd tāra wa min al-ǧulūd* (éd. Sader) ; *min alwāḥ ṣiġār min al-ḥadīd tāra wa min al-qarn tāra wa min al-ǧulūd* (éd. Cahen).

205. Qu'on lise *yunqib*, comme Cl. Cahen, ou *yuṯqib*, comme K. Sader.

206. Al-Ṭarsūsī, *Tabṣira*, éd. Sader, p. 155, qui diffère (à nouveau) de l'éd. Cahen, p. 116. Rappelons que D. Nicolle s'est longuement penché sur les *ǧawāšin* : « Jawshan, Cuirie and Coat-of-Plates : an Alternative Line of Development for Hardened Leather Armour », p. 179-221.

207. *Al-ḥiyal fī l-ḥurūb wa fatḥ al-madāʾin wa ḥifẓ al-durūb*, p. 225-229. Voir également les extraits de la *Nihāyat al-suʾl* traduits par Nicolle, « The Reality of Mamluk Warfare : Weapons, Armour and Tactics », p. 82 sq.

208. P. 60. Cité en note 6 p. 225 de l'édition d'*al-ḥiyal fī l-ḥurūb*.

209. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, IX, p. 81 (an 498).

210. Bianquis, traduction du *Ḏayl taʾrīḫ Dimašq*, à paraître.

211. *Kitāb al-iʿtibār*, p. 98.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

alors Ṣalāḥ al-dīn al-Yāġīsiyānī, qui venait d'exprimer son agacement devant le peu d'entrain qu'Usāma mettait à se vêtir de son armure, comme il avait été ordonné à l'ensemble des soldats : superbe et efficace car notamment composé de deux *zardiyya*-s, son *kazāġand* suffisait. L'agacement d'al-Yāġisiyānī est révélateur ; à ses yeux, un simple *kazaġand* ne pouvait suffire au combat. Plus loin dans le *Kitāb al-iʿtibār*, Usāma revient sur le caractère exceptionnel de son *kazāġand*. Il fait à nouveau preuve d'orgueil ; il cherche surtout à montrer à quel point il pouvait susciter l'admiration d'un homme aussi puissant que Ṣalāḥ al-dīn al-Yāġīsiyānī [212] :

> « Nous nous mîmes en marche. Le lendemain, alors que nous étions à Ḍumayr, Ṣalāḥ al-dīn me dit :
> – Nous ne nous arrêtons pas afin de manger quelque chose ? Veiller m'a donné faim.
> Je répondis :
> – À toi d'ordonner.
> Nous nous installâmes. Dès qu'il mit pied à terre, il dit :
> – Où est ton *kazāġand* ?
> J'ordonnai à mon *ġulām* de l'apporter, le sortis du sac en cuir [où il se trouvait], sortis mon couteau, l'entaillai sur le devant et mis au jour l'extrémité des deux cottes de mailles. [Le *kazāġand*] renfermait une cotte de mailles (*zardiyya*) franque, jusqu'en bas ; elle était surmontée jusqu'en son milieu par une autre cotte. Toutes deux étaient recouvertes d'une doublure de coussinets, de feutre (*labd*), de soie rêche (*lāsīn*) et de poils de lièvres. Ṣalāḥ al-dīn se tourna vers l'un de ses *ġulām*, auquel il parla en turc – je ne compris rien de ce qu'il dit. Celui-ci amena alors devant Ṣalāḥ al-dīn un étalon (*ḥisān*) bai brun que lui avait offert, ces jours-là, l'*atabeg* lui-même, [véritable] rocher massif qui aurait été découpé du sommet de la montagne. Ṣalāḥ al-dīn dit :
> – Ce cheval convient à ce *kazāġand*. Donne-le au *ġulām* d'un tel.
> Il le remit à mon *ġulām*. »

Sans doute l'épaisseur et, plus généralement, la qualité de la cotte de mailles qu'entourait le tissu matelassé était-elle variable. Elle déterminait la superposition (ou non) de différentes couches protectrices les unes sur les autres [213]. Conséquence de la professionnalisation des armées, des moyens plus importants qui leur étaient consacrés et, enfin, de l'influence et du remploi des productions franques (d'Occident ou de l'Orient latin), le *kazāġand* gagna probablement en efficacité au VIe/XIIe siècle. Les émirs les plus puissants pouvaient se faire confectionner, comme Usāma, des pièces exceptionnelles. Quelques témoignages montrent qu'elles étaient efficaces, au moins contre les coups de poignards et d'épée. Déjà, selon Ibn al-Aṯīr, le coup d'épée (*sayf*) donné par Qiliǧ Arslān à Ğāwalī, début VIe/XIIe siècle, avait réussi à transpercer son *kazāġand*, mais « sans atteindre son corps ». Le même chroniqueur rapporte qu'en 571/1177, lors de la tentative d'assassinat dont il fut l'objet, Saladin dut sa survie à son *kazāġand* [214].

212. *Ibid.*, p. 100. **Passage exploité différemment** par Hillenbrand, *The Crusades. Islamic Perspectives*, p. 459.

213. Cf. Nicolle, « The Reality of Mamluk Warfare : Weapons, Armour and Tactics », p. 189.

214. Ğāwalī : Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, IX, p. 106. Saladin : cf. Hillenbrand, *The Crusades. Islamic Perspectives*, p. 463, à compléter par Ibn Abī Ṭayyi' dans Abū Šāma, *Kitāb al-rawḍatayn*, éd. al-Zaybaq, II, p. 411.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

À suivre les chroniqueurs arabes ou Usāma b. Munqiḏ, les combattants montés musulmans et, en partie, les fantassins, étaient donc essentiellement revêtus, lors de l'affrontement, du *kazāǧand* et/ou de la cotte de mailles, *dirʿ* ou *zardiyya* (vocable moins souvent utilisé, devenu synonyme de *dirʿ*, Ibn Manẓūr lui-même considérant qu'*al-adrāʿ* : *ǧamʿ dirʿ wa hiya al-zaradiyya – sic*) [215]. Quant aux *ǧawāšin* [216], il en est assez peu question, dans les chroniques comme dans le *Kitāb al-iʿtibār*, ce qui n'est guère étonnant, au moins en ce qui concerne ce dernier ouvrage : l'armée munqiḏite dont Usāma parle le plus souvent recrutait surtout localement, parmi les Arabes, les Kurdes et les Arméniens. Or, le *ǧawšan* était une arme surtout prisée plus à l'est, en Iran et en Transoxiane surtout. Au IIIe siècle de l'Hégire, on pensait encore, lorsqu'on tuait un homme méconnaissable vêtu d'un *ǧawšan*, qu'il venait du Ḫurāsān [217]. Elle était néanmoins connue et utilisée ailleurs, parfois en sus de la cotte de mailles (mais tout dépendait vraisemblablement du matériau dont elle était faite, cuir, corne ou métal). Était-elle réservée à l'élite des cavaliers [218] ? Certes, Usāma y fait allusion lorsqu'il parle de son père qui, lors d'un affrontement contre Sayf al-dawla Ḫalaf b. Mulāʿib d'Apamée, en 497/1104, fut blessé malgré son *ǧawšan* : son écuyer n'avait pas pris garde au fait qu'il avait mal raccordé les différentes parties de l'armure, et une partie de son corps n'était pas protégée [219]. Mais les Fatimides en produisaient en grande quantité [220] ; il y avait des *ǧawāšin* dans l'arsenal damascain de Nūr al-dīn, sans qu'on puisse savoir en quel nombre ; et Ibn al-Ǧawzī rapporte que lors du siège de Bagdad par le sultan seldjouqide, en 1157, le calife en avait fait sortir sept mille des arsenaux, ce qui ne renvoie pas à une utilisation confidentielle [221].

Armées franques, l'influence orientale

Si l'emploi, dans les armées musulmanes, de cottes de mailles franques ne fait guère de doute, les techniques orientales n'influèrent-elles pas, également, sur les armées d'Occident ? Même si la question peut encore faire débat, il est probable, comme tend à le montrer leur absence de la *Tapisserie de Bayeux*, que les tuniques amples (ou non) – les futures « cottes d'armes » armoriées [222] – recouvrant les cottes de mailles apparurent ou au moins se répandirent pendant la première croisade : sous l'action du soleil, celles-ci se transformaient en étuves impossibles à supporter [223]. À cet égard, les *retraits* de la *Règle du Temple* constituent à nouveau un admirable révélateur de l'adaptation au contexte proche-oriental. Y sont évoqués à plusieurs reprises les « jupons d'armes », qui devaient être blancs pour les frères chevaliers (*et lor jupeaus d'armer doivent estre tuit blanc*), alors que les *jupeaux d'armer des freres sergens doivent estre tuit*

215. *Lisān al-ʿarab*, *s. v. D R ʿ*.
216. Détails techniques : Michael V. Gorelik, « Oriental Armour of the Near and Middle East from the Eight to the Fifteenth Centuries as Shown in Works of Art », dans *Islamic Arms and Armour*, Londres, 1979, p. 32.
217. Nuwayrī, *Nihāyat al-arab*, XXV, p. 77.
218. Nicolle, *Saracen Faris*, p. 30.
219. *Kitāb al-iʿtibār*, p. 52.
220. Hamblin, *Fatimid Armies*, p. 141 ; Nicolle, « Jawshan, Cuirie and Coat-of-Plates : an Alternative Line of Development for Hardened Leather Armour », p. 189 sq., 194 sq.
221. Ibn al-Ǧawzī, *Muntaẓam*, XVIII, p. 111 sq.
222. Nickel, « The Mutual Influence of Europe and Asia in the Fields of Arms and Armour », p. 111.
223. C'était déjà l'opinion à laquelle s'était ralliée Cl. Blair, *European Armour, circa 1066 to circa 1700*, p. 28.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

noir ; et la croiz rouge devant et derrieres[224]. Le vocable *jupe, gipe*, attesté dès le XIIe siècle dans la *Chanson d'Aspremont* (1188), vient de l'arabe *ǧubba*, et signifiait indistinctement, en français médiéval, « vêtement de dessous, tunique. C'était le premier vêtrement passé sur la chemise ; on le mettait aussi, tout comme la cotte, par-dessus l'armure ». Fin XIIIe siècle, il donna naissance au mot *jupel*, qui désignait un pourpoint, une tunique[225].

Outre cette habitude de porter des vêtements amples sur leur cotte de mailles, les Francs adoptèrent également sans hésitation le « haubert jazerant », qu'il faut probablement voir comme une tunique plus légère que les cottes portées en Occident, même si différents stades de développement sont probables : on n'a pas forcément l'impression, à lire les chansons de geste, que leurs auteurs pensaient différemment hauberts et hauberts jazerants[226]. Les mailles étaient recouvertes d'un tissu matelassé qui le rendait relativement confortable, sur le modèle du *kazāǧand*. Elle apparaît très tôt dans les chansons de geste[227]. Et, à la fin du XIIe siècle, les vêtements rembourrés portés sous le haubert, du type *gambeson* ou *aketon* (de l'arabe *quṭn*), se répandirent en Occident[228]. Richard de la Sainte-Trinité donne une description assez précise de l'un d'eux dans l'anecdote qu'il consacre à un homme équipé, tel le meilleur des fantassins, d'un casque en fer, d'une cotte de mailles et d'une « tunique composée de plusieurs épaisseurs de lin, difficiles à pénétrer et artificiellement constituées, vulgairement appelée *pourpoint* » (*tunica etiam linea multiplici consuta, lineis interioribus difficile penetrandis, acun operante artificialiter implicitis ; unde et vulgo perpunctum nunucupatur*). Touché par une javeline turque, ce combattant ne dut son salut ni à sa cotte de mailles, ni à son pourpoint, mais à une simple amulette sur laquelle était inscrit le nom de Dieu – preuve évidente de son intervention[229]. Un tel texte semble indiquer que ces tuniques avaient pour rôle essentiel de limiter l'efficacité des tirs de flèches ou de carreaux d'arbalète. Sans doute s'en contentait-on, parfois, lorsque les cottes de mailles manquaient, pendant les trop fortes chaleurs ou en cas de nécessité – la mobilité prenait alors le pas sur tout autre critère. Toujours est-il qu'elles eurent beaucoup de succès, ainsi qu'en témoigne un compte de 1295 qui fait état de l'achat à Toulouse par un certain Arnaud Mestre, agent financier du roi de

224. *Règle du Temple*, art. 140, p. 112 ; art. 141, p. 112-113.

225. Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français*, p. 327.

226. Exemple : *Chanson de geste* de Raoul de Cambrai, vers 4046-4052, p. 139 : *Et G. broiche et tint tout nu le brant ;/Parmi son elme ala ferir Droant,/Parent B., le preu et le vaillant,/Qe flors et pieres en va jus craventant ;/Trenche la coife de l'auberc jazerant ;/Dusqes es dens le va tot profendant ;/Mort le trebuche del bon destrier corant.*

227. Cf. *Orson de Beauvais*, vers 2225-2228, p. 74 ; *Le couronnement de Louis*, vers 2477-2480, p. 78 ; Raoul de Cambrai, *Chanson de geste*, vers 2136 (p. 72), vers 3706 (p. 128), vers 4041 (p. 139).

228. Exemple de *gambeson* : *Odon de Beauvais*, vers 1478, p. 49. Voir généralement Blair, *European Armour, circa 1066 to circa 1700*, p. 33 sur les « *quilted defences* », « *pourpoint, aketon and gambeson* » et Nicolle (« Armes et armures dans les épopées des croisades », p. 21), pour lequel le *gambeson* (orthographe attestée par exemple dans *La naissance du chevalier au cygne*, version *Elioxe*) était un vêtement ouaté. L'adjectif *gambaisié* est attesté vers 1170 (*Perceval*), le mot *gambais* peu auparavant (1169, Wace) mais il faut attendre le début du XIIIe siècle (1213, Villehardouin) pour que *gamboison* (ou *gambaison*) apparaisse. Voir Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français*, p. 186.

229. *Itinerarium*, L. I, 49, p. 99.

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

France, Philippe le Bel, de mille *tunicae gambisiotae*[230]. Parallèlement, la *cuirie* se développait, cuirasse en cuir semi-rigide portée en Occident avec un haubert qui devait beaucoup au *ǧawšan* des musulmans[231].

CONCLUSION

Un passage méconnu et inexploité de l' « Histoire » (*Ta'rīḫ*) d'Abū Muḥammad ʿAbd Allāh b. Aḥmad al-Farġānī (m. 362/972-973) conservé par Ibn al-ʿAdīm (m. 660/1262) dans la *Buġyat al-ṭalab fī ta'rīḫ Ḥalab* dénote le niveau d'excellence, en terme d'armement défensif, auquel on était précocement parvenu en Orient[232]. Il y est question, sous l'année 351/962-963, de la réception d'une lettre par ʿAlī Ḫazrūn al-Iḫšīdī (qui dirigea l'Égypte de 960 à 966). Son auteur l'y informait de la découverte de nombreuses caisses dans la grande mosquée d'al-Maṣṣīṣa[233]. Elles contenaient une profusion d'armes (peut-être byzantines) dont l'auteur de la lettre ne dit pas quand elles y furent déposées, même si l'énumération de ʿAbd Allāh al-Farġānī, fin connaisseur en la matière puisqu'il fut lui-même un haut dignitaire de l'armée, laisse supposer qu'elles étaient d'époque abbasside. En outre, parmi les noms inscrits sur le portique voûté (*azaǧ*) sous lequel la découverte avait été faite, se trouvait celui du calife abasside Hārūn al-Rašīd (calife de 170/786 à 193/809)[234]. On découvrit notamment, dans ces caisses, cinq mille cottes de mailles (*dirʿ*) destinées à des cavaliers (*fāris*), toutes munies d'un capuchon (*kull dirʿ bi-burnus maʿmūl minhu*), cinq mille *ǧawšan*-s, cinq mille casques (*ḫūḏa*), cinq mille canons de bras ou d'avant-bras en fer (*sāʿid ḥadīd*) et jambières (*ḫafāf*, pluriel de *ḫuff*[235]) munies de chausses (*bi-sāqāt*)[236].

La présence de *sāʿid*–s (ou *sāʿad*), pièce de protection dont la *Nihāyat al-su'l wa l-umniya fī taʿlīm aʿmāl al-furūsiyya* d'époque mamlouke (on l'attribue généralement à Muḥammad b. ʿIsā al-Aqṣarā'ī, m. 749/1348) fait l'un des auxiliaires indispensables de la cotte de mailles, confirme cette précocité. Pour peu que ce terme la désigne effectivement, une pièce de métal (même si l'adjectif *ḥadīd* est imprécis) protégeant le bras (ou seulement l'avant-bras) pouvait

230. *Recueil des Historiens de France*, III, « Comptes royaux », 1285-1314, 2, p. 611-625. Cf. Ph. Wolff, « Achat d'armes pour Philippe le Bel dans la région toulousaine », p. 84-91 ; J.-F. Fino, « L'art militaire en France au XIII^e^ siècle », p. 27-28.

231. Question amplement débattue par D. Nicolle, « Jawshan, Cuirie and Coat-of-Plates : an Alternative Line of Development for Hardened Leather Armour », p. 208-209.

232. Les armes dont il va être question peuvent avoir été déposées par les Byzantins.

233. L'épisode n'est pas connu d'E. Honigmann dans l'article pourtant fort détaillé « al-Maṣṣīṣa », p. 774.

234. Ainsi que ceux de ʿAbd al-Malik b. Marwān, cinquième calife omeyyade (65 à 86/685 à 705) et d'al-Ḥaǧǧāǧ, mort moins de dix ans après ʿAbd al-Malik. Lors de la rédaction de la lettre dont il est question ici, la place était sous la pression byzantine. Assiégée en 352/963 par Jean Tzimiscès et l'année suivante par Nicéphore Phocas lui-même (pendant cinquante jours), elle est finalement prise en *raǧab* 354/juillet 965 par Jean Tzimiscès. Tous ces événements sont résumés dans l'article d'E. Honigmann cité dans la note précédente.

235. Des jambières recouvrant tout ou partie de la jambe ?

236. *Buġya*, V, p. 2068 (riche notice biographique du célèbre « al-Ḥaǧǧāǧ b. Yūsuf »). Le reste de l'énumération est tout aussi intéressante.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

déjà être utilisée, au moins lorsque le type de combat mené l'exigeait. En Occident, les premières tentatives de renforcer le haubert par une pièce de métal, au niveau du bras, furent réalisées mi-XIIIe siècle. Elle ne s'imposa que progressivement, ainsi que les espalières ; et il fallut attendre la fin du Moyen Âge pour que des pièces articulées d'un seul tenant fussent couramment utilisées.

Que ces armes aient été ou non confectionnées en terre musulmane importe peu. En Orient, les techniques de fabrication passaient d'un espace à un autre sans guère de difficulté. Face aux armées croisées, cette qualité d'armement fut d'abord insuffisante. Différents facteurs expliquent cette insuffisance. Il va sans dire que le nombre des croisés, leur motivation longtemps supérieure, leurs qualités de combattants et celle de leurs propres armes jouèrent à plein. En outre, les armées qui leur faisaient face entamaient à peine leur mue vers le professionnalisme qui allait les conduire à la victoire, les siècles suivants. Enfin, les armes de qualité manquaient, notamment du fait de leur cherté et parce qu'on ne pouvait les produire ou en importer en quantité suffisante, en temps de crise.

Néanmoins, les croisades ne menacèrent jamais réellement la main mise musulmane sur la région. Les guerres qu'elles occasionnèrent participèrent de la dynamique d'acculturation prégnante dans l'ensemble de la Méditerranée, au VIe/XIIe siècle. En Occident comme en Orient, l'armement s'alourdit, et notamment l'armement défensif. Les casques occidentaux subirent les évolutions les plus marquantes ; ils suivirent les transformations des techniques de combat, qui faisaient désormais la part belle à la charge lance couchée, à l'arbalète et à la masse d'armes. On portait sans distinction, sur les champs de bataille orientaux, des casques « francs » ou des casques « islamiques » qui avaient en commun d'être de plus en plus épais, de plus en plus protecteurs. Cependant, il semble bien que on n'alla pas plus loin ; aucun type de casque ne l'emporta sur un autre.

L'efficacité des cottes de mailles (comme des épées, d'ailleurs) franques n'avait pas échappé aux combattants musulmans. Ils les firent leur sans réticence, lorsque cela était possible ; ils doublèrent plus régulièrement leur haubert maillé et prirent l'habitude, semble-t-il, de mêler *dirʿ* et *ǧawšan*[237]. Au contraire, les guerriers d'Occident apprirent à apprécier les protections plus légères portées par certains musulmans, auxquels elles procuraient une mobilité précieuse, à une époque où les coups de main rapides et la guerre de siège constituaient l'essentiel des affrontements. Et c'est très probablement en Syrie et en Égypte, au contact des cavaliers et des fantassins de l'islam, que ces mêmes guerriers optèrent pour la masse d'armes.

En matière militaire, les sociétés occidentale et orientale allèrent sans doute bien au-delà d'une coexistence « sans rapports profonds[238] ». Malgré les imprécations des chroniqueurs latins (des écclésiastiques) et le silence parfois assourdissant d'auteurs arabes si souvent peu au fait des choses de la guerre, il semble bien, au contraire, qu'on fit preuve, dans chacune de ces sociétés, d'un pragmatisme qui favorisa échanges et adaptations des uns aux autres.

237. À la mode iranienne. **Cf. D. Nicolle, « The** Monreale Capitals and the Military Equipment of Later Norman Sicily », p. 97.

238. Cahen, *Orient et Occident au temps des croisades*, p. 205.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Références bibliographiques

Instruments de travail

Brockelmann, C., *GAL*, *SI*, Brill, Leiden, 1937.

Chaliand, Gérard et Blin, Arnaud (dir.), *Dictionnaire de stratégie militaire*, Perrin, Paris, 1998.

Dozy, Robert, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leiden, 1881, 2 vol.

Encyclopedia of Islam, 2nd edition, CD-ROM Edition V.1.0, Brill, Leiden, 1999.

Al-Fīrūzābādī, *al-Qāmūs al-muḥīṭ*, dans al-Suwaydī, M.A. (dir.), *al-Mawsūʿat al-šiʿriyya*, CD-ROM, s. l., 1997-2003.

Géré, François *et al*, *Dictionnaire de la pensée stratégique*, Larousse, Paris, 2000.

Greimas, A.J., *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle*, Paris, 2001 (Ire éd. 1979).

Kazimirski, Antoine de Biberstein de, *Dictionnaire arabe-français*, Paris, 1860, 2 vol.

Sources

Abū Šāma, *Kitāb al-rawḍatayn fī aḫbār al-dawlatayn al-nūriyya wa l-ṣalāḥiyya*, éd. Aḥmad, M.H., I et II, Le Caire, 1998 ; éd. al-Zaybaq, Ibrāhīm, Beyrouth, 1997, 4 vol.

Anne Comnène, *Alexiade*, éd. et trad. Leib, B., Paris, 1937-1945, 3 vol. ; *Index*, par P. Gautier, Paris, 1967.

Al-Anṣarī, *Tafriğ al-kurūb fī tadbīr al-ḥurūb*, éd. G.T. Scanlon, Le Caire, 1961.

Aristakès de Lastivert, *Récit des malheurs de la nation arménienne*, trad. M. Canard et H. Berbérian, Bruxelles, 1973.

Al-Azharī, *Tahḏīb al-luġa*, al-Suwaydī, Muḥammad Aḥmad, (dir.), *al-Mawsūʿat al-šiʿriyya*, CD-ROM, s. l., 1997-2003.

Al-ʿAẓīmī, *Ta'rīḫ Ḥalab*, éd. Claude Cahen, « La chronique abrégée d'al-ʿAẓīmī », *JA*, CCXXX, 1938, p. 353-448 ; éd. I. Zaʿrūr, Damas, 1984.

Al-Balāḏurī, *Ansāb al-ašraf*, éd. alwarraq.net.

Al-Buḫārī, *Ṣaḥīḥ*, éd. Krehl et Juynjoll, Leiden, 1862-1908, 4 vol. ; éd. http://hadith.al-islam.com.

Al-bustān al-ğāmiʿ, éd. Claude Cahen, « Une chronique syrienne du VIe/XIIe siècle », *BEO* VII-VIII, 1937-1938, p. 113-158.

Canso d'Antioca, éd. L.M. Paterson, et C. Sweetenham, Ashgate, 2003.

Chanson d'Antioche, éd. Paris, Paulin, Paris, 1832-1848, 2 vol. (réimpr. Genève, 1969) ; éd. S. Duparc-Quioc, 2 vol., Paris, 1977-1978.

Chanson de Jérusalem, éd. Thorp, N.R., Tuscaloosa, 1992 ; trad. J. Subrénat dans A. Régnier-Bohler (dir.), *Croisades et pélerinages*, Paris, 1997.

Chanson de Roland, éd. R. de Mortier, 1940.

Les chétifs, éd. G.M. Myers, The University of Alabama Press, 1981.

Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier, éd. L. de Mas Latrie, Paris, 1871.

Le couronnement de Louis, éd. E. Langlois, Paris, 1888.

Dagron, G. et Mihaescu, H. (éd. et trad.), *Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas*, éd. du Cnrs, Paris, 1986.

De expugnatione Terrae Sanctae per Saladinum libellus, éd. S. Stevenson, Londres, 1875.

Dennis, Georges T. (éd.), *Three Byzantine Military Treatise*, Dumbarton Oaks, D.C. Washington, 1985.

Eracles, éd. *Recueil des Historiens des croisades, Historiens occidentaux*, Paris, 1844, 2 vol.

Estoire de la guerre sainte, éd. et trad. M. Ailes, Woodbridge, 2003, 2 vol.

Estopanan, Sebastian Cirac, *Skiyllitzes Matritensis*, volume I : *Reproducciones y Miniaturas*, Barcelone-Madrid, 1965.

Faḫr-i Mudabbir, *Ādāb al-ḥarb wa l-šağāʿa*, éd. A. Zajaczkowski, Varsovie, 1969.

Al-Ğāḥiẓ, *Al-bayān wa l-tabyīn*, dans M.A al-Suwaydī, (dir.), *al-Mawsūʿat al-širʿiyya* (CD-ROM), s. l., 1997-2003.

Al-Ğawharī, *Tāğ al-luġa wa ṣiḥāḥ al-ʿarabiyya*, Le Caire, 1282 H.

Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitano itinere, éd. L. Bréhier, Paris, 1924.

Geste de Malik Dânishmend, éd. I. Mélikoff, Istanbul, Paris, 1965, 2 vol.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Guillaume de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, éd. *Recueil des historiens des croisades. Historiens occidentaux*, 2 vol., Paris, 1844 ; éd. R.B.C. Huygens, *Willelmi Tyrensi Archiepiscopi Chronicon*, Turnhout, 1996.

Al-Harawī, *Al-taḏkira al-harawiyya*, éd. et trad. J. Sourdel-Thomine, « Les conseils du shaykh al-Harawī à un prince ayyoubide », *BEO* XVII, 1962, p. 205-266.

Al-Harṭamī, *Muḫtaṣar siyāsat al-ḥurūb*, éd. ʿAbd al-Ruʾūf ʿAwn, Le Caire, 1964.

Ḫazāʾin al-silāḥ, ms. Dār al-kutub al-miṣriyya, nº 2796 Adab.

Histoire de Guillaume le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, régent d'Angleterre de 1216 à 1219, éd. Meyer, Paul, Paris, 1891.

Ibn al-ʿAdīm, *Zubdat al-ṭalab min taʾrīḫ Ḥalab*, éd. Zakkār, Suhayl, Damas, 1418/1997, 2 vol.

—, *Buġyat al-ṭalab fi taʾrīḫ Ḥalab*, éd. Zakkār, Suhayl, Damas, 1988, 11 vol.

Ibn al-Aṯīr, ʿIzz al-dīn, *al-Kāmil fi l-taʾrīḫ*, éd. Beyrouth, 1998, 11 vol.

—, *Taʾrīḫ al-bāhir fi l-dawla al-atābakiyya*, éd. Ṭulaymāt, ʿAbd al-Qādir, Le Caire, 1963.

Ibn al-Aṯīr, Ḍiyāʾ al-dīn, *Al-nihāya fi ġarīb al-ḥadīṯ wa l-aṯar*, dans *Ğāmiʿ al-maʿāğim li-luġa al-ʿarabiyya* (CD-ROM), « Al-maʿāğim al-iliktrūniyya », s. l. n. d.

Ibn Durayd, *Ğamharat al-luġa*, éd. alwarraq.net.

—, *Al-ištiqāq*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen, 1854.

Ibn al-Ğawzī, *Al-muntaẓam fi taʾrīḫ al-umam wa l-mulūk*, éd. Beyrouth, 1358 H., 18 vol.

—, *Ṣifat al-ṣafwa*, éd. Beyrouth, 1399 H.

Ibn al-Furāt, *Taʾrīḫ al-duwal wa l-mulūk*, ms. AF 117, I, II et III ; éd. al-Šammāʿ, H., IV, 1, Baṣra, 1967 ; II, éd. M.F. Elshayyal, PhD, Un. of Edinburgh, 1986, 2 vol.

Ibn Huḏayl, *Kitāb ḥilyat al-fursān wa šiʿār al-šuğʿān*, éd. L. Mercier, Paris, 1922 ; trad. L. Mercier, *La parure des cavaliers et l'insigne des preux*, Paul Geuthner, Paris, 1924.

Ibn Maʾmūn, *Aḫbār Miṣr*, éd. A.F. Sayyid, Ifao, Le Caire, 1982.

Ibn Manglī, *Al-adilla al-rasmiyya fi l-taʿābī al-ḥarbiyya*, éd. M. Sayyid Ḫaṭṭāb, Bagdad, 1409/1988.

— (attribué à), *Kitāb al-ḥiyal fi l-ḥurūb wa fatḥ al-madāʾin wa ḥifẓ al-durūb*, éd. N.M. ʿAbd al-Azīz, Le Caire, 2000.

Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿarab*, éd. Beyrouth, s. d.

—, *Muḫtaṣar taʾrīḫ Dimašq li-Ibn ʿAsākir*, éd. alwaraq.net.

Ibn Munqiḏ, Usāma, *Kitāb al-iʿtibār*, éd. M. ʿAlī Bayḍūn, Beyrouth, 1420/1999 ; trad. H. Dérenbourg, *Autobiographie d'Ousâma*, Paris, 1895 ; trad. Ph. Hitti, New York, 1929 ; trad. A. Miquel, *Des enseignements de la vie*, Paris, 1983.

Ibn al-Nabūlusī, *Taʿṭīr al-anām fi taʿbīr al-manām*, éd. Le Caire, 1359/1940, 2 vol.

Ibn al-Qalānisī, *Ḏayl taʾrīḫ Dimašq*, éd. H.F. Amedroz, Leiden, 1908 (réimpr. Le Caire, s. d.) ; éd. S. Zakkār, Damas, 1983 ; trad. partielle R. Le Tourneau, Damas, 1952 ; trad. partielle Th. Bianquis, à paraître.

Ibn Saʿd, *Al-tabaqāt al-kubrā*, dans *Maktabat al-taʾrīḫ wa l-ḥaḍārat al-islāmiyya*, CD-ROM, s. l. n. d.

Ibn Šāhīn, *Al-išārāt fi ʿilm al-ʿibārāt*, éd. en note d'Ibn al-Nabūlusī, *Taʿṭīr al-anām fi taʿbīr al-manām*, Le Caire, 1359/1940, 2 vol. ; éd. alwaraq.net.

Ibn Sīdah, *Al-muḫaṣṣas*, réimpr. Beyrouth, s. d., 2 vol.

Ibn Sīrīn, *Taʿsīr al-aʿlām al-kabīr*, éd. en note d'Ibn al-Nabūlusī, *Taʿṭīr al-anām fi taʿbīr al-manām*, Le Caire, 1359/1940, 2 vol.

Ibn Ṭaġrībirdī, *Al-nuğūm al-ẓāhira fi mulūk Miṣr wa l-Qāhira*, IV, V et VI, Le Caire, 1929.

Ibn al-Ṭuwayr, *Nuzhat al-muqlatayn fi aḫbār al-dawlatayn al-fāṭimiyya wa l-ṣalāḥiyya*, éd. A.F. Sayyid, Beyrouth, 1992.

Ibn Wāṣil, *Mufarriğ al-kurūb fi aḫbār Banī Ayyūb*, éd. J. al-Shayyal, I et II, Le Caire, 1953-1957.

Ibn al-Zaraḳkāš, *Al-anīq fi l-manāğīq*, éd. Iḥsān Hindī, Le Caire, 1405/1985.

Al-Iṣfahānī, *Kitāb al-aġānī*, éd. Boulaq, Le Caire, 1285/1868-1869.

Al-Iṣfahānī, ʿImād al-dīn, *Al-fatḥ al-qussī fi l-fatḥ al-qudsī*, éd. Muḥammad Maḥmūd Ṣubḥ et Ibrāhīm Šams al-dīn, Dār al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, 1424/2003 ; trad. H. Massé, *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin*, Paul Geuthner, Paris, 1972.

Itinerarium peregrinorum et gesta regis Ricardi, éd. W. Stubbs, Londres, 1894 ; trad. Helen Nicholson, *The Chronicle of the Third Crusade. The Itineriarum Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, Ashgate, Aldershot, 2001.

Jean de Joinville, *Histoire de saint Louis*, éd. N. de Wailly, Paris, 1874.

Kitāb al-maḫzūn wa arbāb al-funūn fi l-furūsiyya wa laʿb al-rumḥ wa bunūduhā, Paris, BN, Ar. 2826.

Kitāb fi laʿb al-dabbūs wa l-ṣirāʿ ʿalā l-ḫayl, Paris, BN, Ms. Ar. 6604.

La règle du Temple, éd. Henri de Curzon, Paris, 1886.

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'Estoire de la guerre sainte, éd. G. Paris, *L'Estoire de la Guerre sainte, histoire en vers de la troisième croisade (1190-1192)*, Paris, 1897.

Lyons, M.C., *The Arabian Epic. Heroic and Oral Story Telling*, Cambridge, 1995, 3 vol.

Al-Maqrīzī, *Kitāb al-sulūk fī maʿrifat al-mulūk*, éd. ʿĀšūr, S.A.F., I, Le Caire, 1972 ; éd. Ziyāda, M.M., I, Le Caire, 1958 ; éd. M. ʿAbd al-Qādir ʿAṭā, I, année 568-661, Beyrouth, 1997.

—, *Ḫiṭaṭ*, éd. Ḫalīl al-Manṣūr, Beyrouth, 1418/1998, 4 vol.

Matthieu d'Édesse, *Chronique*, éd. et trad. Dulaurier, E., E. Leroux, Paris, 1858 ; éd. et trad. partielle E. Dulaurier, *Recueil des historiens des croisades. Documents arméniens*, I, 1869, p. 1-50.

Al-Maydānī, *Maǧmaʿ al-amṯāl*, dans *Ǧāmiʿ al-maʿāǧim li-luġa al-ʿarabiyya* (CD-ROM), « al-Maʿāǧim al-iliktrūniyya », s. l. n. d.

McGeer, E., *Sowing the Dragon's Teeth : Byzantine Warfare in the Tenth Century*, Washington, 1995.

Miskaway, *Tarāǧim al-umam*, II, éd. H.F. Amedroz, Leiden, 1920-1921.

Nuwayrī, *Nihāyat al-arab fī funūn al-adab*, Le Caire, VI, 1926 ; XIV, 1943 ; XXV, 1983 ; XXX, 1990 ; XXXI, 1992.

Orson de Beauvais, éd. Gaston Paris, Firmin Didot, Paris, 1899.

Al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-aʿša fī ṣināʿat al-inšā*, éd. Beyrouth, s. d., 14 vol.

Al-Rammāḥ, Ḥasan, *Al-furūsiyya wa l-manāsib al-ḥarbiyya*, éd. A. ʿAbādī, Bagdad, 1984.

Al-Rammāḥ, Muḥammad b. ʿIsā al-Aṣqarāʿī, *Nihāyat al-su'l wa l-umniyya fī taʿlīm aʿmal al-furūsiyya*, éd. M. Lutful Huq, PhD, université de Londres, 1955 ; éd. Nabīl ʿAbd al-ʿAzīz, PhD, université du Caire, 1972 ; trad. partielle F. Wüstenfeld, « Das Heerwesen der Mohammedaner nach dem Arabischen Quellen », dans *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, XXXVI, 1879 et 1880 ; trad. d'un chapitre par D. Nicolle, « The Reality of Mamluk Warfare : Weapons, Armour and Tactics », *Al-Masāq*, VII, 1994, p. 77-110.

Raoul de Cambrai, *Chanson de geste*, éd. P. Meyer, et A. Longnon, Paris, 1882.

Recueil des historiens des croisades. Historiens occidentaux, Paris, 1844-1895, 5 vol.

Al-Šāfiʿī, *Kitāb al-umm*, Le Caire, s. d., 7 vol. ; éd. alwaraq.net.

Sibṭ b. al-Ǧawzī, *Mir'at al-zamān fī ta'rīḫ al-aʿyān*, Hyderabad, 1re éd. 1951 (années 495-589/1101-1193) ; 2e éd. S. al-Ġāmidī, La Mecque, 1407/1987 (années 481-517/1088-1123), 2 vol.

Ṭabarī, *Ta'rīḫ al-umam wa l-mulūk*, éd. Beyrouth, 1407 H.

Al-Ṭarsūsī, Murḍā b. ʿAlī, *Tabṣirat arbāb al-albāb fī kayfiyyat al-naǧǧāt fī l-ḥurūb*, éd. K. Sader, *Mawsūʿat al-asliḥa al-qadīma*, Beyrouth, 1998 ; éd. et trad. partielle Claude Cahen, « Un traité d'armurerie composé pour Saladin », *BEO*, XII, 1947-1948, p. 103-163 ; trad. des passages consacrés à l'archerie par A. Boudot-Lamotte, *Contribution à l'étude de l'archerie musulmane*, Damas, 1968.

Régnier-Bohler, Danielle (dir.), *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte XIIe-XVIe siècle*, Robert Laffont, Paris, 1997.

Sylloge tacticorum, éd. A. Dain, Paris, 1938.

Le roman de Varqe et de Golšāh, éd. Z. Safā, Téhéran, 1965 ; trad. A.S. Mélikian-Chirvani, nº spécial *Arts asiatiques*, 1970.

Tudebode *Historia de Hierosolymitano itinere*, éd. J.H. Hill et L.L. Hill, *Documents relatifs à l'histoire des croisades*, XI, Paul Geuthner, Paris, 1977.

Al-Wāqidī, *al-Maġāzī*, éd. M. Jones, Beyrouth – Le Caire, 1966, 3 vol.

Yāqūt al-Ḥamawī, *Muʿǧam al-buldān*, éd. Beyrouth, s. d.

al-Zamaḫšarī, *Asās al-balāġa*, éd. M.B. ʿAyūn al-Sūd, Beyrouth, 1419/1998, 2 vol.

—, *Al-fā'iq fī ġarīb al-ḥadīṯ*, éd. ʿA.M. al-Baǧāwī et M.A.F. Ibrāhīm, Beyrouth, 1407 H.

Al-Zabīdī, Murtaḍā, *Tāǧ al-ʿarūs*, éd. Le Caire, s. d. ; dans M.A. al-Suwaydī, (dir.), *al-Mawsūʿat al-šiʿriyya*, CD-ROM, s. l., 1997-2003.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Études

ʿAbd al-Ḥaqq, S., « Le cavalier en céramique glacisée de Raqqa », *AAAS* I, 1951, p. 111-121.

ʿAbd al-Rāziq, Aḥmad, « Deux jeux sportifs en Égypte au temps des Mamlūks », *AnIsl* XII, 1974, p. 95-130.

Abulafia, David, « The Role of Trade in Muslim-Christian Contact during the Middle Ages », dans D. Agius et R. Hitchco (éd.), *The Arab Influence in Medieval Europe*, Beyrouth, 1994, p. 1-24.

—, « Trade and Crusade, 1050-1250 », dans M. Goodich, S. Menache et S. Schein (éd.), *Cultural Convergences in the Crusader Period*, New York, 1995, p. 1-20.

Alexander, D., *The Arts of War*, Londres, 1992.

Arnal, Frédéric, « L'adaptation technique et tactique du combattant franc à l'environnement proche-oriental à l'époque des croisades (1190-1291) », *Cahiers du CEHD* 23, 2004, p. 35-48.

Ayalon, David, « Notes on the Furūsiyya Exercices and Games in the Mamlūk Sultanate », *Scripta Hierosolymitana*, IX, Jérusalem, 1961, p. 31-62.

Balard, M. (éd.), *Autour de la première croisade*, Paris, 1996.

Bancourt, Paul, *Les musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, thèse un. de Provence, Aix-en-Provence, 1982, 2 vol.

Bartlett, Robert J., « Technique militaire et pouvoir politique, 900-1300 », *Annales ESC* 5, 1986. p. 1135-1160.

Bender, K.H. (éd.), *Les épopées de la croisade. Premier colloque international (Trèves, 6-11 août 1984)*, Stuttgart, 1987.

Bennett, Matthew *et alii*, *Fighting Techniques of the Medieval World AD 500 – AD 1500*, Spellmount, 2005.

Bianquis, Thierry, « La fortune politique du cavalier turc en Syrie au XI^e siècle. Éléments pour l'élaboration d'un *War Game* », dans *Castrum 3*, Rome, 1988, p. 59-66.

—, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide (359-468/969-1076). Essai d'interprétation de chroniques arabes médiévales*, Damas, 1989, 2 vol.

—, « L'ânier de village, le chevalier de la steppe, le cavalier de la citadelle, trois personnages de la transition en Syrie », dans M.A. al-Bakhit et R. Schick (éd.), *Bilād al-Shām during the Abbasid Period (132 AH/750 AD – 451 AH/1059 AD). Proceedings of the Fifth International Conference on the History of Bilād al-Shām, 1-11 šaʿbān 1410/4-8 mars 1990*, Amman, p. 91-104.

—, « *Autonomous Egypt from Ibn Tulun to Kafur, 868-969* », dans Carl F. Petry, *The Cambridge History of Egypt*. Vol. 1, *Islamic Egypt, 640-1517*, New York, Cambridge Un. Press, 1998, p. 86-119.

—, « Cavaliers turcs et civils sunnites dans l'historiographie arabe classique », dans V. Bouilli et C. Servan-Schreiber (éd.), *De l'Arabie à l'Himalaya : chemins croisés en hommage à Marc Gaborieau*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2004, p. 335-355.

Blair, Claude, *European Armour, circa 1066 to circa 1700*, Londres, 1958.

Bonner, Michael, *Aristocratic Violence and Holy War. Studies in the Jihad and the Arab-Byzantine Frontier*, New Haven, 1996.

Bornstein, C.V. et Gross, W.P. (éd.), *The Meeting of two Worlds. Cultural Exchange between East and West during the Period of the Crusades*, Michigan, 1986.

Bouthoul, Gaston, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Payot, Paris, 1951.

—, *La Guerre*, PUF (« Que Sais-je ? »), Paris, 1953.

Bouthoul, Gaston et Carrère, René, *Le défi de la guerre (1790-1974). Deux siècles de guerres et de révolutions*, Paris, 1976.

Bouzy, Olivier, *Épées, lances et enseignes entre Loire et Meuse, du milieu du VIII^e siècle à la fin du XIII^e siècle*, thèse un. Lille III, 1993.

Bowlus, Charles R., « Tactical and Strategical Weaknesses of Horse Archers on the Eve of the First Crusade », dans M. Balard (éd.), *Autour de la première croisade. Actes du colloque de la Society for the Study of the Crusades and the Latin East (Clermont-Ferrand, 22-25 juin 1995)*, publications de la Sorbonne, Paris, 1996, p. 159-166.

Brown, Elizabeth A.R. et Cothren, Michael W., « The Twelfth Century Crusading Window of the Abbey of Saint-Denis : *Praeteritorum Enim Recordatio Futurorum est Exhibitio* », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 49, 1986, p. 1-40.

Buttin, François, « La lance et l'arrêt de cuirasse », *Archeologia* 9, 1965, p. 77-178.

—, *Du costume militaire au Moyen Âge et pendant la Renaissance*, Barcelone, 1971.

Cahen, Claude, *La Syrie du Nord et la principauté franque d'Antioche à l'époque des croisades*, Paris, 1940.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, *Orient et Occident au temps des croisades*, Aubier, Paris, 1983.
Castrum 3. Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Rome, 1988.
Contamine, Philippe, *La guerre au Moyen Âge*, PUF, Paris, 1999, 5e éd. (1re éd. 1980).
Crone, Patricia, « The Significance of Wooden Weapons in Al-Mukhtār's Revolt and the ʿAbbāsid Revolution », dans Ian Richard Netton (éd.), *Studies in Honour of Clifford Edmund Bosworth*. vol. I, *Hunter of the East : Arabic and Semitic Studies*, Brill, Leyde-Boston-Köln, 2000, p. 174-187.
Crubézy, Éric, « Le combattant à l'époque médiévale. Vers une approche archéologique et paléopathologique », dans Le *combattant au Moyen Âge*, Shmesp, Paris, 1991, p. 297-305.
Dédéyan, Gérard, « Le cavalier arménien : du cataphractaire au chevalier », *Histoire et défense. Les cahiers de Montpellier* 18 II, 1988, p. 15-46.
—, *Les Arméniens entre Grecs, Musulmans et croisés. Étude sur les pouvoirs arméniens dans le Proche-Orient méditerranéen (1068-1150)*, Lisbonne, 2003, 2 vol.
Delpech, Henri, *La tactique au XIIIe siècle*, Paris, 1886, 2 vol.
Demurger, Alain, *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux-militaires au Moyen Âge, XIe-XVIe siècle*, Paris, 2002.
—, *Les Templiers. Une chevalerie chrétienne au Moyen Âge*, éd. du Seuil, Paris, 2005 (refonte de *Vie et mort de l'ordre du Temple*, Paris, 1985).
Vries, Kelly de, *Medieval Military Technology*, Broadwiew, Ontario, 1992.
—, *Infantry Warfare in the Early Fourteenth Century*, Woobdbrige, 1996.
Eddé, Anne-Marie, *La principauté ayyoubide d'Alep (579/1183-658/1260)*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1995.
Edwards, J.G., « The *Itinerarium Regis Ricardi* and the *Estoire de la guerre sainte* », dans *Historical Essays in Honour of James Tait*, Manchester, 1933, p. 59-77.
Elgood R. (éd.), *Islamic Arms and Armour*, Londres, 1979.
Fino, Jean-François, « Les armes médiévales », *Archeologia* 152, nov. 1972, p. 54-61.
—, « L'art militaire en France au XIIIe siècle », *Gladius* VIII, 1969.
Feugère, Michel, *Casques antique. Les visages de la guerre de Mycènes à la fin de l'Empire romain*, Errance, Paris, 1994.
France, John, « Crusading Warfare and Its Adaptation to Eastern Conditions in the Twelfth Century », *Mediterranean Historica Review* XV, 2000, p. 49-66.
—, « Technology and the Success of the First Crusade », dans Y. Lev (éd.), *War and Society in the Eastern Mediterranean, 7th-15th centuries*, Leyde, 1997, p. 167-176.
—, *Western Warfare in the Age of the Crusades, 1000-1300*, University College London Press, Londres, 1999.
Fuller, C, *L'influence de l'armement sur l'histoire, des guerres médiques à la Seconde Guerre mondiale*, Payot, Paris, 1948.
Gaier, Claude, « L'évolution et l'usage de l'armement personnel défensif au pays de Liège du XIIe au XIVe siècle », *Zeitschr. Der Gesellschaft für historische Waffen-und-Kostümkunde*, 1962, p. 65-86 (repris dans *Armes et combats dans l'univers médiéval*, p. 125-149).
—, *Les armes* (*Typologie des sources du Moyen Âge occidental, XXIV*), Turnhout, 1979.
—, « Note sur les origines du heaume chevaleresque », *Le musée d'Armes* 31, 1981, p. 15-22 (repris dans *Armes et combats dans l'univers médiéval*, p. 105-110).
—, « À la recherche d'une escrime décisive de la lance chevaleresque ; le "coup de fautre" selon Gislebert de Mons », dans *Femmes. Mariages. Lignages (XIIe-XIVe s.). Mélanges offerts à Georges Duby*, Bruxelles, 1992, p. 177-196.
—, « Quand l'arbalète était une nouveauté. Réflexions sur son rôle militaire du Xe au XIIIe siècle », *Le Moyen Âge* 99, 1993, p. 201-229.
—, « L'armement chevaleresque au Moyen Âge (IXe au XVe s.) », dans *Hainaut au Moyen Âge*, Bruxelles, 1995, p. 199-214.
—, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, De Boeck, Bruxelles, 1995.
—, *Armes et combats dans l'univers médiéval* II, De Boeck, Bruxelles, 2004.
Goodich, M., Menache, S. et Schein, S. (éd.), *Cultural Convergences in the Crusader Period*, Peter Lang, New York, 1995.
Graboïs, A., *Le pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Paris, 1998.
Grodecki, *Louis, Les Vitraux de Saint-Denis. Étude sur le vitrail au XIIe siècle*, Corpus Vitrearum Medii Aevi, France, série Études, I, Paris, 1976.
Grousset, René, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris, 1934-1936, réimpr. 1991.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Hamblin, William J., *The Fāṭimid Army during the Early Crusades*, PhD, University of Michigan, 1985.

Hillenbrand, Carole, *The Crusades. Islamic Perspectives*, Edinburgh, 1999.

Hillenbrand, Robert, *The Art of the Saljuqs in Iran and Anatolia. Proceedings of a Symposium held in Edinburgh in 1982*, Mazda Publishers, Costa Mesa, 1994.

Hoffmeyer, A.B., « East and West. Mutual Contributions to Civilization », *Gladius* I, 1961, p. 9-16.

—, *Military Equipment in the Byzantine Manuscript of Scylitzes in Bibliotheca Nacional in Madrid*, *Gladius* V, 1966.

Huuri, Kalervo, *Zur Geschichte des Mittelalterlichen Geschützwesens aus Orientalischen Quellen*, Helsinki-Leipzig, 1941.

Jacoby, David, « Byzantine Trade with Egypt from the Mid-Tenth Century to the Fourth Crusade », *Thesaurismata* 30, 2000, p. 25-77.

—, « The Supply of War Materials to Egypt in the Crusader Period », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 25, 2001, p. 102-32.

Jones, P.N., « The Metallography and Relative Effectiveness of Arrowheads and Armour during the Middle Ages », *Materials Characterization* XXIX, 1992, p. 111-117.

Kaegi, W.E., « The Contribution of Archery to the Turkish Conquest of Anatolia », *Speculum* XXXIX, 1964, p. 96-108.

Kedar, B.Z. (éd.), *The Horns of Hattin*, Jérusalem, 1992.

Kennedy, Hugh, *The Armies of the Caliphs. Military Society in the Early Islamic State*, Routledge, Londres et New York, 2001.

Latham, J.D., « Notes on Mamluk Horse Archers », *BSOAS* 32, 1969, p. 257-67.

Latham, J.D. et Paterson, W.F., « Archery in the Lands of Eastern Islam », dans R. Elgood (éd.), *Islamic Arms and Armour*, Scholar Press, Londres, 1979, p. 78-88.

Lane, E.W., *Arabic-English Lexicon*, Londres, 1863, réimpr. Beyrouth, 1968.

Lebedynsky, Iaroslav, *Armes et guerriers barbares au temps des grandes invasions (IVe au VIe siècle après J.-C.)*, Errance, Paris, 2001.

Lev, Yaacov (éd.), *War and Society in the Eastern Mediterranean, 7th-15th centuries*, Leyde, 1997.

—, *Saladin in Egypt*, Brill, Leyde-Boston-Köln, 1999.

Lot, Ferdinand, *L'art militaire et les armées au Moyen Âge en Europe et au Proche-Orient*, Payot, Paris, 1946, 2 vol.

Marshall, Christopher, *Warfare in the Latin East, 1192-1291*, Cambridge, 1992.

Mayer, H.-E., *Das Itinerarium Peregrinorum. Eine zeitgenössische englishe Chronik zum dritten Kreuzzug in ursprünglischer Gestalt*, Stuttgart, 1962.

—, « Le service militaire des vassaux à l'étranger et le financement des campagnes en Syrie du Nord et en Égypte au XIIe siècle », dans *Mélanges sur l'histoire du royaume latin de Jérusalem*, Paris, 1984, p. 93-161.

Melikian-Chirvani, A.S., « Notes sur la terminologie de la métallurgie et des armes de l'Iran musulman. À propos de James W. Allan, *Persian Metal Technology 700-1300*, Londres, 1979 », *JESHO* XXIV, 1981, p. 310-316.

—, « The Tabarzīns of Loṭf'alī », dans R. Elgood (éd.), *Islamic Arms and Armour*, Londres, 1979, p. 116-133.

Mitchell, Piers D., *Medicine in the Crusades. Warfare, Wounds and the Medieval Surgeon*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004.

Montfaucon, B. de, *Monuments de la monarchie française*, Paris, 1729.

Mounier-Kuhn, Alain, « Les blessures de guerre et l'armement au Moyen Âge dans l'Occident latin », *Medievales* 39, 2000, p. 112-136.

Mouton, Jean-Michel, *Damas et sa principauté sous les Saljoukides et les Bourides, 468-549/1076-1154*, Ifao, Le Caire, 1995.

Nicolle, David, « The Monreale Capitals and the Military Equipement of Later Norman Sicily », *Gladius* XV, 1980, p. 87-103.

—, « Armes et armures dans les épopées des croisades », dans K.H. Bender (éd.), *Les épopées de la croisade*, Stuttgart, 1987, p. 17-34.

—, *The Arms and Armour of the Crusading Era, 1050-1350*, New York, 1988, 2 vol.

—, « Byzantine and Islamic Arms and Armour. Evidence for Mutual Influence », *Graeco Arabica* 4, 1991, p. 299-325.

—, « No Way Overland ? Evidence for Byzantine Arms and Armour on the 10th-11th Century Taurus Frontier », *Graeco-Arabica* 6, 1995.

—, « Arms and Armour Illustrated in the Art of the Latin East », dans B.Z. Kédar (éd.), *The Horns of Hattin*, Jérusalem, 1992.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, « Wounds, Military Surgery and the Reality of Crusading Warfare. The Evidence of Usamah's Memoires », *JOAS* V, Athènes, 1993, p. 33-46.
—, « Saljuqs Arms and Armour in Art and Literature », dans Robert Hillenbrand (éd.), *The Art of the Saljūqs in Iran and Anatolia (Proceedings of a Symposium held in Edinburgh in 1982)*, Mazda Publishers, Costa Mesa, 1994, p. 247-254.
—, *Medieval Warfare Source Book*, I, *Warfare in Western Christiendom*, Londres, 1995 ; II, *Christian Europe and its Neighbours*, Londres, 1996.
—, « Medieval Warfare : the Unfriendly Interface », *The Journal of Military History* 63, 1999, p. 579-600.
—, *Saracen Faris*, Oxford, 2001 (1re éd. 1994).
—, « The Manufacture and Importation of Military Equipment in the Islamic Eastern Mediterranean (10th-14th centuries) », dans U. Vermeulen et J. Van Steebergen (éd.), *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Era*, III, Louvain, 2001, p. 139-162.
—, « Jawshan, Cuirie and Coats-of-Plates : an Alternative Line of Development for Hardened Leather Armour », dans D. Nicolle (éd.), A *Companion to Medieval Arms and Armour*, The Boydell Press, Woodbridge, 2002, XIII, p. 179-221.
—(éd.), *A Companion to Medieval Arms and Armour*, The Boydell Press, Woodbridge, 2002.
—, *Warriors and their Weapons Around the Time of the Crusades. Relationships between Byzantium, the West and the Islamic World*, Ashgate, Aldershot, 2004.
—, « Silāḥ », *Encyclopédie de l'islam*, 2e éd. anglaise, Suppl.
Nickel, Helmut, « The Mutual Influence of Europe and Asia in the Field of Arms and Armour », dans David Nicolle (éd.), *A Companion to Medieval Arms and Armour*, Woodbridge, The Boydell Press, 2002, X, p. 107-125.
Oakeshott, Ewart, *The Archaelogy of Weapons*, Londres, 1960.
—, *A Knight and His Armor*, Chester Springs, 1999 (1e éd., 1961).
Parani, M.G., *Reconstructing the Reality of Images. Byzantine Material Culture and Religious Iconography (11th-15th Centuries)*, Leyde, 2003.
Perrot, Raoul, *Les blessures et leur traitement au Moyen Âge d'après les textes médiévaux anciens et les vestiges osseux (grande région lyonnaise)*, thèse de doctorat d'État en biologie, un. Lyon I, 1982.
—, « Les blessures et leur traitement au Moyen Âge », *Les dossiers d'histoire et d'archéologie* 97, 1985, p. 42-47.
Pierce, Ian G., « The Knight, his Arms and Armour in the Eleventh and Twelfth Centuries », dans C. Harper-Bill et R. Harvey (éd.), *The Ideals and Practice of Medieval Knighthood*, Bury St Edmunds, 1986, p. 152-64.
—, « The Knight, his Arms and Armour c. 1150-1250 », *Anglo-Norman Studies* XV, 1993, p. 251-74.
Rabie, H.M., « The Training of the Mamluk Faris », dans V.J. Parry et M.E. Yapp (éd.), *War, Technology and Society in the Middle East*, Londres, 1975, p. 153-63.
Ragheb, Youssef, « La fabrication des lames damassées en Orient », *JESHO* 40, 1997, p. 30-72.
Raynaud, Christiane, *La violence au Moyen Âge – XIIIe-XVe siècles – d'après les livres d'histoire en français*, Le Léopard d'Or, Paris, 1990.
Rehatsek, Edward, « Notes on some Old Arms and Instruments of War, Chiefly among the Arabs », *The Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society* 14, 1878-1880, p. 219-263 (réimpr. dans F. Sezgin *et alii*, *Natural Sciences in Islam*, vol. 77, *Technology of Warfare. Text and Studies II*, Francfort, 2002, p. 39-91).
Al-Sarraf, Shihab, *L'archerie mamelouke (648-924/1250-1517)*, thèse Un. Paris IV Sorbonne, 1989, 3 vol.
—, « Close Combat Weapons in the Early ʿAbbāsid Period : Maces Axes and Swords », dans D. Nicolle (éd.), *A Companion to Medieval Arms and Armour*, Woodbridge, 2002, XII, p. 149-78.
—, « Mamlūk Furūsiyah Literature and its Antecedents », *Mamluk Studies Review* VIII (1), 2004, p. 141-200.
Sigal, Pierre-André, « Les coups et les blessures reçus par le combattant à cheval en Occident aux XIIe et XIIIe siècles », dans *Le combattant au Moyen Âge*, Shmesp, 1991, p. 171-183.
Steigass, F.J., *A Comprehensive Persian-English Dictionary, Including the Arabic Words and Phrases to be Met with in Persian Literature*, Routledge et K. Paul, Londres, 1892.
Al-suyūf wa l-durūʿ (*Al-asliḥa al-islāmiyya*), catalogue d'exposition, Markaz al-Malik Fayṣal li l-buḥūṯ wa l-dirāsāt al-islāmiyya, Riyad, 1411 H.
Talmon, R., *Arabic Grammar in Its Formative Age : Kitāb al-ʿAyn and Its Attribution to Ḫalīl b. Aḥmad*, Leyde, 1997.
Tsiknakis, K. (éd.), *Byzantium at War*, Idryma Goulandr, Athènes, 1997.
Tweddle, Dominic, *The Anglian Helmet from Coppergate*, Council for British Archaeology, 1992.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

UMR 5648, *Pays d'islam et monde latin, x^e-xiii^e siècles. Textes et documents*, Lyon, 2000.

Underwood, Richard, *Anglo-Saxon Weapons and Warfare*, Stroud et Charleston, 2001 (1re éd., 1999).

Verbruggen, J.-F., « De Godendag », *Militaria Belgica* I, 1977, p. 65-70.

—, *De Krijgskunst in West-Europa in de Middeleeuwen. IXe tot begin XIVe eew*, Bruxelles, 1954 ; trad. S. Willard et R.W. Southern, 2e éd. Woodbridge, 1997.

Vermeulen, U. et Van Steebergen, J. (éd.), *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Era*, III, Louvain, 2001.

Veilliard, Françoise, « Richard Cœur de Lion et son entourage normand : le témoignage de l'« *Estoire de guerre sainte* », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 160, p. 5-52.

White Jr, Lynn, *Technologie médiévale et transformations sociales*, Paris, 1969.

Wilson, David M. (dir.), *The Northern World. The History and Heritage of Northern Europe*, Thames and Hudson, Londres, 1980 ; trad. fr., Paris, 2003.

Wise, Terence et Embleton, G.A., *Armies of the Crusades*, Oxford, 1989 (1re éd., 1978).

Wolff, Philippe, « Achat d'armes pour Philippe le Bel dans la région toulousaine », *Annales du Midi* LXI, 1948, p. 84-91.

Zakeri, M., *Sāsānid Soldiers in Early Muslim Society*, Wiesbaden, 1995.

Zouache, Abbès, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174. Analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, thèse un. Lyon 2, 2005, 3 vol. (à paraître, Ifpo, Damas).

Zygulski Jr., Zdzislaw, « Knightly Arms – Plebeian Arms », *Quaestiones medii aevi novae* 4, 1999. p. 21-44.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

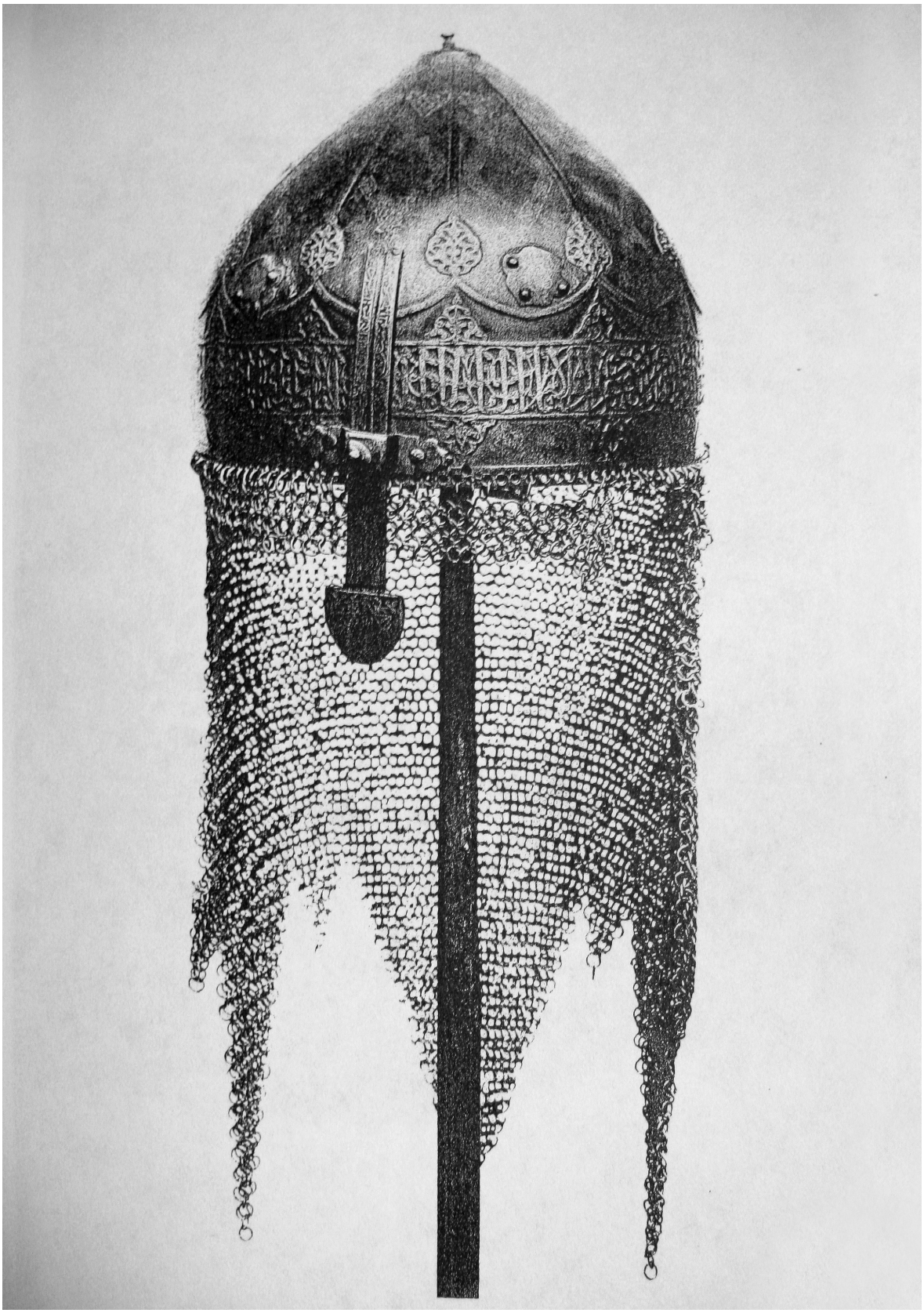


Fig. 1. Casque au nom du sultan mamlouk Muḥammad al-Nāṣir b. Qalawūn (m. 689/1290). Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, inv. 1255.

Acier ; 1,920 kg ; *miġfar* en maille rivée, fixé au bas du casque (*asfāl al-bayḍa*), conformément aux indications des textes cités ci-dessus. Cf. *BIFAO* 7, 1910, pl. I et II ; M. Van Raemdonck dans : « Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras », p. 283-294.

AnIsl 41 (2007), p. 277-326 Abbès Zouache
L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© A. Zouache ; BM Lyon

Fig. 2. Fuite des « Arabes » après la défaite du vizir fatimide al-Afḍal (12 août 1099).
Médaillon tiré des vitraux de Saint-Denis, av. 1151 ; dans B. de Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, I, pl. LIII.
La scène constituait sans doute un *topos*, en Occident, où différents récits de la première croisade circulaient ; ils font état d'une telle fuite vers Ascalon lors de la bataille de Ramla (7-8 sept. 1101 ; victoire de Baudouin I^er de Jérusalem sur les Fatimides) ou lors de celle de Jaffa (27 mai 1102 ; le même roi bat à nouveau une armée égyptienne).

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© A. Zouache ; BM Lyon

Fig. 3. Scène de fuite pendant la première croisade.
Médaillon tiré des vitraux de Saint-Denis, av. 1151 ; dans B. de Montfaucon, *Monuments de la monarchie française* I, 1729, pl. LI.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



© A. Zouache ; BM Lyon

Fig. 4. Scène de bataille pendant la première croisade.
Médaillon tiré des vitraux de Saint-Denis, av. 1151 ; dans B. de Montfaucon, *Monuments de la monarchie française* I, pl. LII.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net